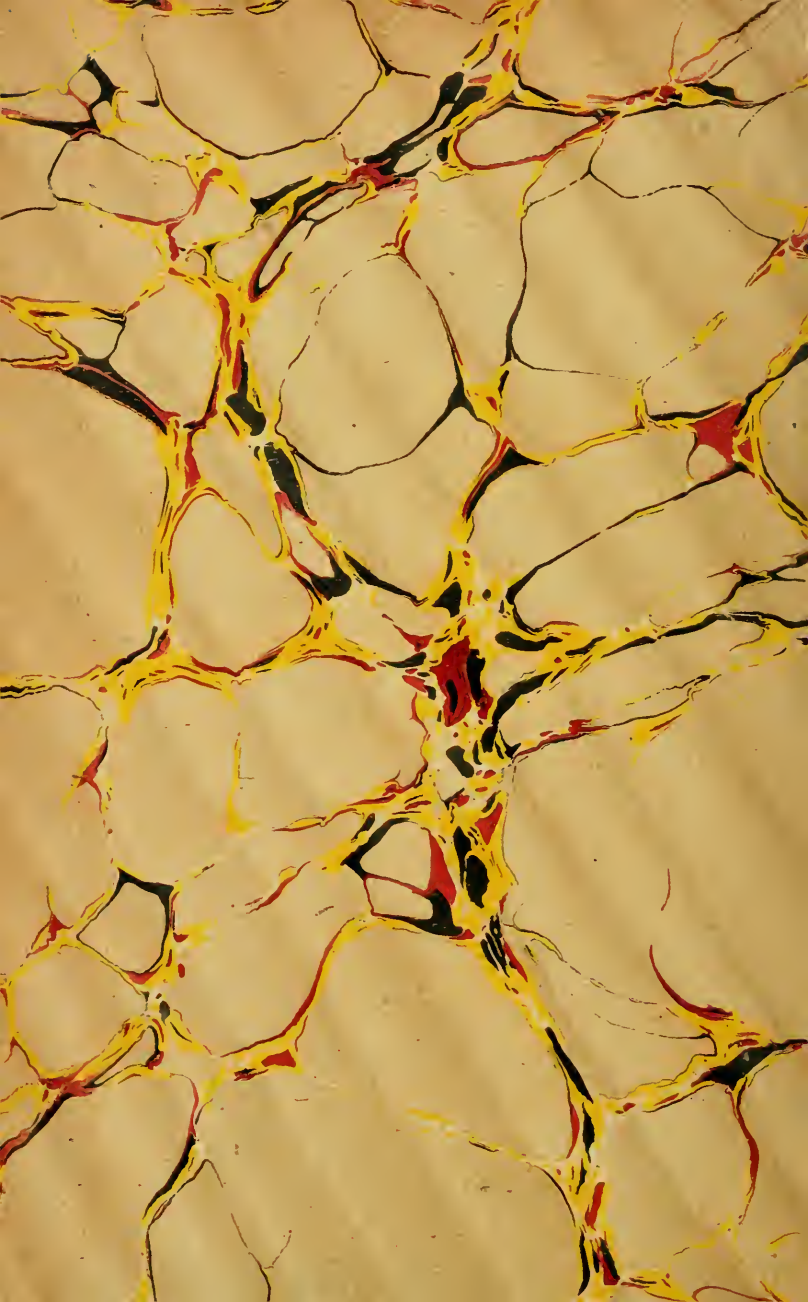
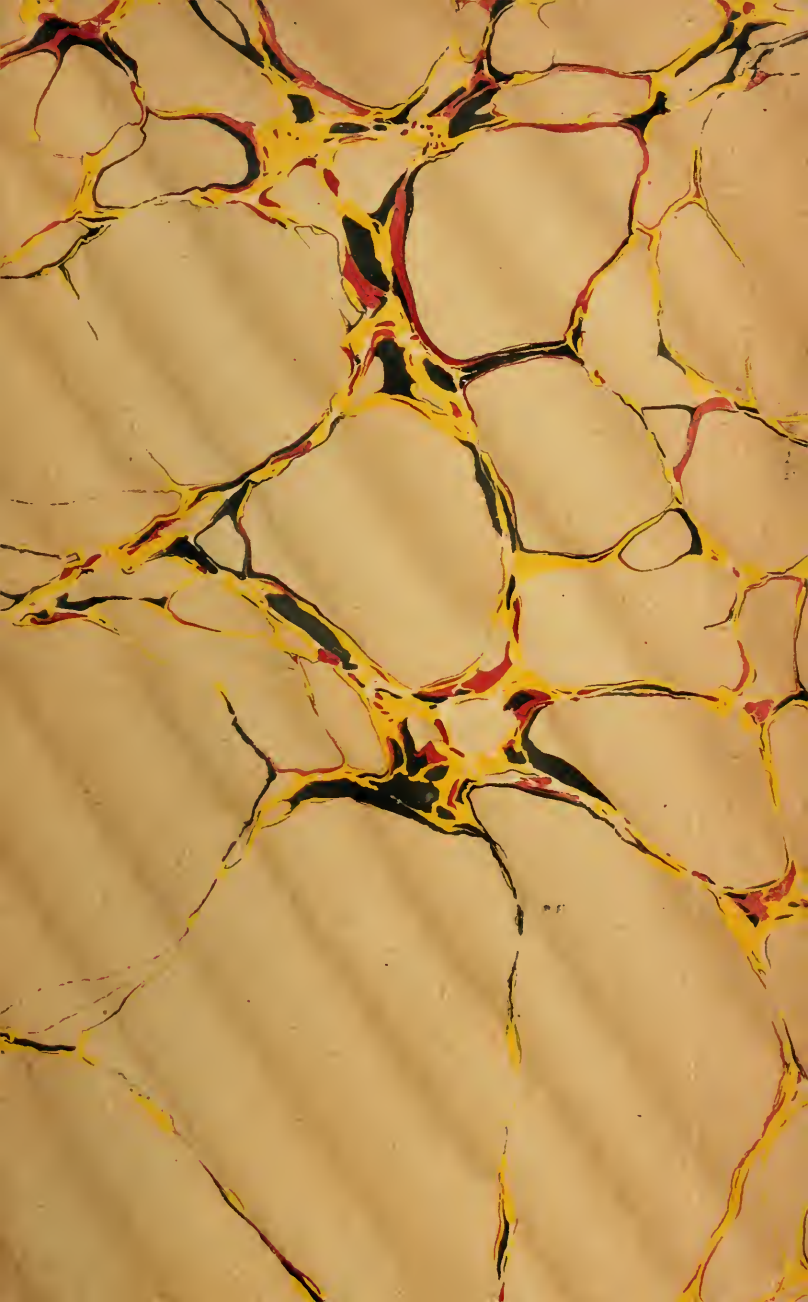




DU MÊME AUTEUR :

POÈMES ET POÉSIES : *Cueille d'Avril, Joies, Les Cygnes, Fleurs du Chemin et Chansons de la Route, La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 1 vol.

LA CLARTÉ DE VIE

I.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Trois exemplaires
sur japon impérial, numérotés de 1 à 3, et douze exemplaires
sur hollande, numérotés de 4 à 15

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays,
y compris la Suède et la Norvège.

59 ck

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

—

LA CLARTÉ DE VIE

CHANSONS A L'OMBRE — AU GRÉ DE L'HEURE

IN MEMORIAM — EN ARCADIE

+1957
15/7/98

PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCVII

—

Tous droits réservés

AU PRINTEMPS DE TOURAINE

son hôte ébloui et reconnaissant

F.V.-G.

ÉTIRE-toi, la Vie et lasse à ton côté
— Qu'elle dorme de l'aube au soir,
Belle, lasse,
Qu'elle dorme —
Toi, lève-toi : le rêve appelle et passe
Dans l'ombre énorme,
Et, si tu tardes à croire,
Je ne sais quel guide il te pourra rester
— Le rêve appelle et passe,
Vers la divinité.

Laisse, ne prends qu'un viatique
Et de tout cet amour qui double chaque pas
Ne prends que le désir, et va,
Dépêche-toi :
Le rêve appelle et passe,
Passe — et n'appelle qu'une fois.

Marche dans l'ombre, cours !
Est-il un abîme que tu craignes ?
O hâte-toi !... il est trop tard :
La belle Vie en son sommeil d'amour
Étend ses doux bras qui t'étreignent
— Trop tard : le rêve appelle et passe,
Appelle en vain,
Passe et dédaigne...

ALORS,
Étreins la Vie, encore, de baisers lasse,
Engendre d'elle un art :
Si tu ne fus vers Dieu, à l'infini,
Selon le rêve muet et qui prie,
Retourne-toi, étreins la belle Vie :
Immortalise en elle ta seule heure :
De ta douleur de mort et de sa joie
Procréant quelque Verbe harmonieux
Qui te survive et rie et pleure
Quand le printemps verdoie
Au bois joyeux
Du jeune leurre d'amour qu'il faut redire :

Et chante dans la clarté de son sourire.....

CHANSONS A L'OMBRE

DÉDICACE

La lente Loire passe altière et, d'île en île,
Noue et dénoue, au loin, son bleu ruban moiré ;
La plaine mollement la suit, de ville en ville,
Le long des gais coteaux de vigne et de forêt ;

Elle mire orgueilleuse aux orfrois de sa traîne
Le pacifique arroi de mille peupliers,
Et sourit doucement à tout ce beau domaine
De treilles, de moissons, de fleurs et d'espaliers...

Ce jardin fut le nôtre; un peu de temps encor,
Ta douce main tendue en cueillera les roses;
J'ai regardé fleurir dans sa lumière d'or
La fine majesté des plus naïves choses :

Les reines ont passé — voici la royauté
Des Lys que leur blason au parterre eût ravie,
Et voici fraîche encor d'éternelle beauté
La frêle fleur éclose à l'Arbre de la Vie.

PRÉLUDE

La Vie grave et joyeuse
Avec sa saine chanson d'enfants
Rit tout haut dans les yeuses
Et les grands peupliers blancs;

Maternelle et jeune à jamais
De la sainte jeunesse des mères,
Elle est debout, vêtue de Mai,
Et ses bras sont grands ouverts;

Du geste auguste des aurores,
Du rire discret des crépuscules,
Elle appelle, sourde ou sonore,
Vers l'avenir qu'elle recule.

Chacun marche à sa guise
Par le pré que sa gloire fleurit :
La Désespérance, assise,
Voit passer l'Espoir qui rit ;

Il mène l'Année alerte
Au long des méandres divers,
De la source toujours verte
Vers l'estuaire des hivers ;

Elle court, hésite ou s'attarde,
Sous sa robe douze fois neuve,
D'une gaze rose se farde
Ou du voile assombri des veuves ;

Lui, de sa lèvre vermeille
Lui rit, encore, et chante :
Il la sait belle et s'émerveille
De sa parure changeante ;

Il l'aime, même et nouvelle,
D'un amour multiplié ;
Il l'aimait : la voici telle
Que l'amour d'hier est oublié ;

Car, soudaine, effeuillant ses roses,
Elle se pare des lis de Juin;
Et fait, au contraste des choses,
De la soif assouvie, la faim !

Il la suit dans le vent qui l'enivre
Du jeune désir de la suivre,
Et les rêves joyeux qu'elle cueille
Derrière son ombre pensive
S'envolent comme des feuilles.

La Vie indulgente et complice
Varie d'un geste le décor;
Le flot des heures grossit et glisse
Et l'Année vierge encore,
Leurre d'un baiser de prémice
L'Espoir en marche vers la mort.

LA FENAISON

Fauchez les fleurs, car l'herbe est haute;
Fanez les foins, car le soleil croît;
La Mort et la Vie vont côte à côte
Par les prés et les bois;
Et à qui la faute ?

Le vent et la pluie et le soleil fou
Debout sur le chariot fauve d'Août
En feraient bien la litière grise
De ses grands chevaux soufflants et roux !
Fauchez au rythme de la brise,
La faux est subtile en son geste doux.

La pierre chante au fil du métal
A travers la brume matinale,

Comme un chant de mort sur les herbes hautes,
— La pierre et le fer unis pour le mal; —
Une prière vaine monte du val;
Mais à qui la faute?

Après qu'on fauche, avant qu'on fane,
Il est une heure diaphane
Et la brise est lourde d'angoisse exquise;
La prairie agonise joyeuse;
Fais le geste d'une main pieuse
Et prends à toi les fleurs qui gisent :

Voilà la canche et la marjolaine
Et la marguerite qui sait nos secrets
— Chacune est douce d'une autre haleine —
Et voici encore la reine des prés,
Et tes mains sont pleines.

Entre la vie et la mort qui songent,
Leurs ombres mêlées font la mousse fraîche;
Prends les fleurs et dis-leur des mensonges
Et couche-les où l'ombre s'allonge
Pour que le soleil ne les dessèche.

Et viens ! car la faux noire se glisse et mord
Comme une vipère fatale et muette,
— Notre clos, là-haut, si tu lèves ta tête,
Rit de mes rosiers, sang et or !
A qui la faute, si l'ivresse est faite
D'un baiser d'amour et d'un baiser de mort ?

On fane, et la fourche dispersive
Écarte et divise et désunit :
Joignons nos mains et nos lèvres vives
Avant la nuit;

Fauche la faux, et fane la fourche !
La fleur est vive de ta bouche,
Nos mains s'étreignent, nos cœurs s'unissent,
Tout l'air est ivre, et ta voix est douce;
Mes roses saignent entre tes lys.

VISION DE JUIN

L'enfance est un Messie perpétuel.

EMERSON.

Contre la meule pâle
Aux foins légers,
Son voile, que sa main tremblante étale,
Semble neiger,
— On a fauché, d'hier soir, la plaine égale;
On a verdi de joncs la poudre des chemins
Où Dieu s'en vient.

Maintenant, tout est si simple en elle,
Que ses yeux naïfs regrettent
Le mystère d'avant ses Pâques neuves :
Avec sa blanche guimpe grêle,
La robe raide, où pas un pli ne prête,
On la dirait quelque petite veuve

En grand deuil blanc
D'un frêle époux enfant...

Sa joue est rose encor
Du grand espoir :
On l'avait enivrée d'un rêve fort
Comme le vin d'éternité que foule dans le soir
Le pied du jour qui marche vers la nuit,
Et, las, son cœur à jeun s'en est évanoui;

Ses mains se joignent
Au vieux geste magique des clochers;
Et — Que son cœur défaille ! — elles témoignent
De la prière de sa chair pour les péchés
— Ne lui fit-on pas honte de ses joues,
De ses boucles rebelles qu'on lisse ?
Sa bouche — elle sait bien — est de la boue;
Elle a pris peur du grand soleil complice
Et, les yeux clos, elle prie, à genoux...

Fillette, lève-toi ! et prends des roses :
Le geste de la Fête est pour tes mains;

Le Dieu qui marche par le pré de juin
S'émerveille de toi et crie de loin
Que s'ouvrent vers sa gloire tes paupières closes !

Et simple, aussi, selon ton âme sans reproche,
Prends à tes pieds, puisqu'on les fauche,
Toutes les fleurettes mi-fanées :
L'amour, réfréné d'hier ! de ta belle poupée,
Ton maintien blâmé avec ta grâce gauche,
Les petits rires fous qu'on punit à la messe ;
Lie en bouquets les pauvres fleurs coupées,
Sœurette aînée,
Tu fais sourire le Dieu des naïves promesses.

Le voici rayonnant d'amour vers ton émoi :
Entre les bouleaux nains qu'on a cueillis au bois,
Tout au haut, vers l'azur dans un signe de croix,
L'ostensoir sur la vie fait le geste infini ;
A grandes poignées éparpille tes roses,
Jette à l'immensité l'amour ailé des choses,
Sois le Rire et le Geste et la Voix,
Fleur de la terre éclose,
O notre acte de foi !

Il n'est plus une honte au monde, grâce pure !
Le vol du rose espoir éclôt de ta main frêle ;
La Vérité triomphe, et la Beauté perdure,
Petite fiancée du Futur Éternel.

NOCTURNE

Veillerons-nous ce soir?
La lune est haute;
Toutes les palmes de la nuit calme,
Voluptueuses, flottent,
Pour un épithalame...
Et l'air prie bas entre les feuilles noires;
Une eau sanglote;
On pourrait voir,
A travers le ciel résillé d'étoiles fines,
L'Ombre de Dieu et Dieu qui se devine.

Serait-ce un sacrilège?
La nuit est-elle à nous, spectres du jour,
Avec la honte au cœur des haines et des amours
Et tout ce poids d'humanité que rien n'allège ?
— Oh! dormons — clos les yeux : nos cœurs sont sourds,
Nos yeux aveugles et las;
Et l'œuvre de nos bras

Est telle qu'au jour suffit sa peine, à peine;
Et l'œuvre de la veille
Ne nous vaut pas un lendemain où prendre haleine :
A chaque soir, le vieux sommeil
Voile la longue nuit de songes
Dont le jour, trois fois las, s'affuble et se prolonge
— Le rêve veille et peine
Près de nos corps inertes qui s'allongent
Mimant le beau jour las qui dort le front au coude —

Puis c'est l'aube, encore, d'angoisse! et telle
Qu'il semble que toute l'âme saigne, goutte à goutte,
Au néant, s'y dissoudre, l'immortelle!..

Dors — bonne nuit! pourtant : ris, rêve et doute...
Ce baiser de ta bouche
Fut comme un peu de vin;
Ta main fraîche à mon front est comme une pluie fine
— Ton doux bras que je touche
Est tiède comme la nuit de juin...

La lune au ras des peupliers se couche
.....On mourrait bien.....

L'AUBE DE LA SAINT-JEAN

Lève-toi; la nuit est mourante :
Voici l'aube et son deuil blanc;
A voix basse, la feuillée lamente
La nuit, comme on pleure une enfant;

C'est la plus jeune nuit de l'année,
Brève comme un jour d'hiver;
Elle est morte, à peine née,
Et l'aube de Juin est claire
D'une pâleur étonnée;
Le jour monte comme la mer...

Debout! Il importe au fort
Que l'angoisse de vivre le poigne,
Puisqu'il marche vers la mort;
L'aube ambiguë en témoigne,

Morne et grave, et joyeuse, et sonore :
La Douleur et la Joie se joignent
Et s'étreignent corps à corps,
Et le double sanglot s'étouffe
En un baiser qui rit et souffre;
On a honte devant l'Aurore...

Car elle est belle et oublie,
Elle est rose de jeune sang,
Et la tresse qu'elle délie,
Éparpillée à tous vents,
Voile sa pudeur en folie
D'une brume d'or éblouissant!

Elle fait, à la cime des chênes,
Courir, comme à pas de feu,
Les rayons rieurs qu'elle mène
Vers le grand jour hasardeux;

Elle est saine et sereine et cruelle
Comme la force et la beauté :
Il n'est pas de doute en elle.
Son ombre est de la clarté...

On la croyait lasse, à l'étape ;
Nous nous étions attardés ;
Le couchant, épreignant ses grappes
Au long des grands bois fardés,
Enivrait le crépuscule
D'un sommeil lourd qui brûle
Les landes et les guérets ;

On la croyait lasse : elle est là !
Lève-toi vers la Vie inlassable,
Prends le semoir, et va :
Sur la cime des érables
Voici rire et glisser ses pas ;
Nous avons dormi si las
Que le réveil nous accable...
Alerte ! Elle marchait, là-bas.

SIESTE

De l'ombre, ici, on regarde,
Entre les feuilles extrêmes et la haie,
La longue plaine que garde
L'arroi pâle des peupliers.
Là-bas, où le fleuve s'attarde
Aux méandres familiers ·

Nul ne peine plus au damier
Des champs verts ou roses ou d'or ;
L'ombre naine des pommiers
Se love dans l'herbe qui dort ;
Seul, un chêne roidit son cimier
Sur la gloire de Messidor ;

La solitude embrasée
Enveloppe d'un voile vermeil
La plaine pâmée et lassée,

Et l'homme, endormi sous la treille,
Écoute, en rêvant, le baiser
De la Terre et du Soleil...

Le mystère s'illumine
Des lentes choses éternelles,
Le rêve à la Vie confine,
Les âmes et les fleurs se mêlent
Et le sang joyeux devine
Pourquoi les heures sont belles;

Il court et tourbillonne
Du cœur aux tempes, et revient,
Chante, alerte et monotone,
La berceuse des temps anciens :
Que la Vie est sainte et bonne,
Que tout est juste et tout est bien...

Sur nous, de la voûte des feuilles,
Goutte, à travers les arceaux,
Une clarté humide, où tu cueilles
De verts rayons couleur d'eau,
Elle avive la mousse étoffée,

Et les brises, par brusques bouffées,
Y volent comme des oiseaux;

Qu'est-il? pour que rien ne chante :
La calme forêt écoute;
Son haleine lente évente
L'herbe rêche aux bords de la route;
Le sommeil des choses tente,
Le regard se voile de doute;
On sourit à la beauté
Du grand songe ébloui,
Et on entre dans la clarté
Comme on entre dans la nuit...

LA MOISSON

Une ombre bleue
Traçait des cônes dentelés
A l'Orient des meules,
Sur l'éteule;
La plaine rose pantelait
D'un souffle maternel;
On tassait l'or réel
Des lourds blés fauves,
Sous le soleil de Dieu.

Au halo violet des meules,
On chantait en buvant :
Du levant au couchant
C'était des rires;
Là-bas,
On marchait vers le Nord

Et, à l'avant,
La ligne des faux pâles faisait feu
— Comme étincellent des miroirs virants —
Les faucheurs marchaient vers le Nord,
Couchant les grands blés derrière eux
D'un même effort;

Puis venaient ceux qui liaient les épis
Et ceux qui groupent en faisceaux les gerbes pâles
Et puis, courbant et redressant leur taille souple,
Les glaneuses méticuleuses vont par couples,
Ou l'une et l'une, d'un pas égal;
Et tous les chariots avec leurs cris
Et leurs bœufs — lents comme le blé qui monte —
Et tout le faix d'orgueil des lourds épis...
Nous eûmes honte...

Assis contre les gerbes chaudes
J'ai chanté, bas et pour moi-même,
Ceux-là qui rôdent
De porche en seuil,
Qui ne labourent et qui ne sèment,
Glanant la Vie selon l'accueil;

Et j'ai chanté, plus bas encor,
La faim et l'ombre de la mort
Honteuse et morne et telle qu'on n'ose
Dire qu'on a faim et pour quelles causes,
Et qu'on meurt seul et sans révolte
D'avoir semé sans qu'on récolte
— La crainte et l'orgueil sont muets;
.. Tel qui mourait, on l'a tué,
La faim faisant sa bouche acerbe...

Je t'ai chanté, tout bas, ces choses
Entre les blés, au mois des gerbes.

ÉTOILES FILANTES

Une... encore une...
Quels dieux nous quittent ?
On dirait que le ciel s'effrite
Comme un vieux temple merveilleux :
D'abord, ce fut la lune
Hâtive et qui s'en fut, fauve et pâle, insolite,
(*Vois, encore une... deux ?*)
Et puis un grand nuage est monté d'occident,
Jusqu'au zénith,
Et quand il est passé au nord,
Dans le vent tiède et lent,
(*Regarde, une autre encore...*
Quand l'ombre fut passée,
Toute la splendeur des étoiles a lui,
Avec la certitude des milliers,
Calme et si vive que nos yeux lassés

S'en sont fermés, éblouis de la nuit,
Humiliés...
(*Vois : elle a rayé l'ombre et s'est effacée...*)
Ah ! maintenant, ouvre les yeux !
Elles tombent comme des gouttes d'or,
Comme une poussière d'orfèvre,
Il pleut du feu...
Il n'est pas une étoile dans les cieux...
Étouffe mon blasphème à même tes lèvres ;
Mon rêve passe avec ce météore
Et va s'éteindre entre les trembles, tout là-bas...
Il n'est pas une étoile en qui j'aie foi !

Donne-moi ta main ; fermons les yeux sur elles ;
Je te vois malgré l'ombre, et les yeux clos ;
Notre heure, brève ou longue, est la plus belle ;
Ce peu d'amour est notre seul falot.

On a moins honte de mourir ensemble
— Une heure, un jour, un mois, dix ans encore ! —
Nos cœurs unis, comme les feuilles du tremble,
Battent dans l'ombre sans guetter d'aurore.

Donne-moi ta main; il serait doux, ma joie,
De s'étreindre à jamais en un sanglot d'amour,
De ne faire qu'une ombre, *toi* et *moi*,
De tout ce double leurre d'humanité,
De s'étreindre à jamais, aveugles, sourds,
Et de tomber durant l'Éternité.

PLUIE D'ÉTÉ

Tout est si calme que tu redoutes
Ce galop, au loin sur la route,
Comme un messager de malheur ;
Et que, pour l'odeur familière
De l'averse tiède dans la poussière,
Tu donnerais toutes tes fleurs;
Tu donnerais l'âme exhalée
De toutes tes roses ensommeillées
Qui penchent. — Et la Mort par les allées,
Marche, rêveuse et diaphane,
Hésitante pour les effeuiller,
Entre le lourd soleil qui fane
Et la pluie âpre qui flétrit. —
Tout est si calme que tu ries
(Tu pleurerais aussi bien sans doute)
J'écoute un galop sur la route...

Le ciel pèse et la brise lasse
S'est laissée choir sur la terrasse
Et gît entre tes roses lourdes,
A tes pieds même, évanouie ;
Tout est si calme que l'on suit,
Maintenant, à sa rumeur sourde
Qui monte entre les peupliers muets,
La roue qui peine évertuée ;
Elle te lasse et t'importune
Et tu m'en gardes, un peu, rancune...

Et nous voici guettant l'orage
Avec les arbres et les herbes
— Le signet griffe encor la page
Où nous lisions le chant des âges
Mêler les vieilles voix superbes...
Entends-tu le tonnerre, au loin ?
Alerte, la brise : voici le vent !
Une feuille court à l'avant,
Comme un lévrier détalé ;
Mais la poussière la rejoint,
— Toute la route en est voilée —
Elle tourne et monte dans le chant

Des hauts peupliers déferlant
Comme une mer sur des galets;

La pluie, la pluie à grosses gouttes!
Comme elle marche à pas pressés;
Ta main tendue s'y trempe toute,
Elle est si tiède que tu y goûtes,
Ta joue s'en est toute rosée;
Elle met de la jeunesse aux feuilles,
Fait nette l'herbe, lisse la sente;
C'est l'heure, tantôt, de la cueille
Des belles roses ruisselantes:
Déjà le soleil rit au seuil...
Sans la pluie nous n'aurions osé
Ceuillir vingt roses, et un baiser.

LA VENDANGE PROCHE

Sieds-toi là, si tu es lasse;
La cave est moins fraîche, il semble,
Et calme comme une église;
Au cadre cintré de la porte basse,
Le demi-sourire de Septembre
Joue, triste et gai, dans la brise
A travers les feuilles qui tremblent;
Le relent des cuves grise...

Au dehors, car la vigne est rousse,
Le lutinet sonne aux bondes;
Et d'antiques ceps aux grappes douces
Tordent leurs bras fabuleux
Sous le poids des vendanges fécondes;
Et la belle Loire est bleue;
Et les feuilles tournent, en ronde...

Quelle sera notre vendange,
A nous pour qui l'air est du vin ?
Nous, pour qui des vestiges d'anges
Firent tous les chemins divins ?
Où est la cave et la crypte
Pour y céler notre printemps,
Où l'ombre éternelle l'abrite
De l'aile des rêves chantants ?

Je ne sais, mais je crois que la sève des âges
Qui chante au cellier des aïeux,
Que la voix des vieilles pages
Que tu tournes d'un doigt pieux,
Dans leur rêve haut et sage
Disaient notre rêve joyeux.

Je ne sais, mais l'Espoir m'a pris
De sa poigne vive et rude
Et mené, grave et surpris,
Au seuil de la certitude,
Et l'Amour riait sur le seuil
Et, cueillant une grappe au linteau,

Il m'a donné le baiser d'accueil
Et me couvrit de son manteau.

Debout, près de toi, je songe
Que les heures vont et viennent,
Que ma gloire à moi, c'est mon songe,
Que ta gloire est d'être mienne;
Mais pour qui sera donc l'ivresse
Quand tomberont au pressoir
Ta claire fleur de jeunesse
Et l'orgueil de mon espoir ?
Qui dira l'heure attardée,
Et la lune dans le verger ?

Je t'ai si longtemps regardée,
Je ne sais si tes yeux ont changé...

OCTOBRE

La brise, déjà brusque et de voix rude,
A poussé, devant nous, le vantail d'or
Du vieil Automne auguste aux yeux de solitude.
L'herbe est joyeuse encore
Et, dès le seuil,
Le regain vêt le pré de sa verdure neuve;
Regarde : la vallée s'élargit comme un fleuve;
L'arrière-été, frileux sous son manteau de feuilles,
Se lève, au loin, souriant la bienvenue,
Et chante, comme au temps des cueilles
Et les oiseaux,
Alors qu'il cherchait l'ombre et riait nu
D'entre les grands lys d'eau et les roseaux...

L'été n'eut pas de gloire comme celle-ci :
Le verdoyant orgueil de son laurier

N'a pas valu les diadèmes d'or verdi
Que te voici cueillant au peuplier léger;
Et si des feuilles saignent sous nos pas
Comme une lie vive de vendange,
L'âme subtile et fauve de l'effeuillaison
Monte sous bois, en griserie étrange
Entre les ormes tors,
Quand nous passons, riant tous deux, couronnés d'or
Et tout autour de nous est beau comme la mort.

Seules les feuilles bruissent,
Au sillage de ta jupe hâtive;
Arrête! écoute et retiens ton haleine:
Il n'est plus un murmure qui vive,
Le silence des rayons oblique et glisse
Furtif entre les chênes...
La brise meurt;
L'air est si calme qu'on entend son cœur
Qui bat la vieille peine...

La Mort est belle comme ce soir, je crois
— Silencieuse et pâle, sans rêve et sans émoi —
Nulle douleur voilée ne guette entre les ifs

Ceux dont la voix s'éteint comme un chant qui s'éloigne
Et le geste crédule où les lèvres se joignent
Scelle d'un sceau d'enfant la loi grave du sort;
Saluons d'un baiser l'Automne aux yeux pensifs :
La Vie est un sourire aux lèvres de la Mort...

Si de la gaîté claire de tes guirlandes
J'ai fait comme un refrain au rêve de la vie,
La sente du verger ou le sentier des landes
Ondule au rythme égal de ma mélancolie;
On pleurerait, peut-être, à rêver l'ombre grande
Et le cri du tombeau où nul ne vient à l'aide;
Mais l'ombre grêle est douce sous la charmille tiède,
Le râteau à tes pieds mord des feuilles crispées;
L'Été hésite, avec ses heures attroupées,
Au seuil de l'occident et sourit à la nuit...

...Que ferons-nous demain de ces roses coupées ?
J'ai hâte du feu clair et de ta voix qui lit...

POUR LA VIGILE DU 2 NOVEMBRE

Soyons humbles,
L'Ombre immense infirme jusqu'au rêve;
Quelle est ta foi, ta joie, ton but, ta volonté?
Écoute, entends, sois prêt si l'aube lève,
Sur le monde aveuli et las d'avoir douté,
Impérieusement un signe de clarté
— Regarde, écoute...

Soyons humbles;
L'orgueil fait peur : la mort muette
Est assise immobile au seuil des siècles, encore!
La voix crédule et forte des poètes
Sonne plus faiblement au fond des vieilles aurores
— Écoute et guette...

Soyons humbles;
Le verbe meurt en des métamorphoses,
Toute harmonie s'oublie, toute lueur défaille;
Et le bûcher funèbre où la gloire repose
Retourne à l'ombre, ainsi que meurt un feu de paille
— Tais-toi! on n'ose...

Le buste survit à la cité et puis s'effrite :
La strophe de Pindare s'ébrèche au Parthénon;
Et l'immortalité où tout orgueil s'abrite
S'écroule sur la pierre où l'on gravait un nom
— Veille et médite...

Soyons humbles, mais volontaires et graves;
L'effort est saint, toujours, qui glorifie la vie;
Même le peu que savent ceux qui savent
Est digne de la joie où, naïfs, ils convient
La pauvre vanité des multitudes esclaves.

Même ce peu d'amour, futile pour d'uns,
Ce regard-là, et puis ce baiser sur la bouche,

Et la couronne frêle de parfums
Que font les cheveux blonds aux jeunes chairs farouches,
Et même la grâce, ici, de chanter pour un autre
Le rêve de cette heure, si mienne qu'elle est à tous,
Valent l'espoir joyeux que Demain sera nôtre
Et que le fruit éclose à l'Arbre aux feuilles douces.

POUR LE 2 NOVEMBRE

La muraille d'or des peupliers sans voix
S'effrite et croule, doucement, incessamment:
Du soir à l'aube, la plaine croît;
Le vent
Déroule un tapis d'or entre les saules blancs;
A travers les cimes frêles et droites,
Déjà, le fleuve d'argent dur miroite;
Et, barrant le grand bouillard isolé, vert sombre,
Dont pas une feuille encor, ne tombe,
La ligne bleue des coteaux dresse la Croix
Sur la varenne sans moissons
— Sur quelle tombe?
Au carrefour, peut-être des saisons...

Calme comme la lassitude, et pâle,
Le ciel est léger, floconnant et tendre;

Je ne sais pas quel rythme pourrait rendre
La douceur automnale...

Malgré que toute vie soit belle
— Ardente ou lente, humble ou superbe —
Cette autre volupté est éternelle :
Le sommeil et la mort gisent dans l'herbe,
La pluie a rouillé la faucille,
Le vent a dispersé la gerbe,
La moisson fut vaine et le rêve est futile..

Et — n'est-ce pas ? —
Qu'une chose soit vaine, elle en est douce
— Comme un mot incompris d'amour ou de génie —
La porte de l'été qu'un vent brutal repousse
Retombe comme une aile sur la fête éblouie
— Des pas s'étouffent dans la mousse,
Des pas...

Nos pas s'étouffent sur les marches feutrées d'ombre,
Ta couronne de roses fleure nos fiançailles,
Tu pleures doucement comme une vierge au vitrail,

Et moi, qui croyais vivre au gai soleil d'été!
J'ai vu l'automne rire en les feuilles qui tombent
Et je me suis senti mourir en volupté.

... La porte est translucide, la salle s'illumine,
La mort douce est assise à la table dressée;
Hôtesse, elle fait signe de sa main pâle et fine;
On entend sur le seuil un bruit de pas pressés.

Nos jeunes heures sont là, assises entre les autres,
Oublieuses et plus belles, et parées de nos joies,
Et je ne saurais plus te dire quelles furent les nôtres
Car la troupe se mêle du geste et de la voix;

Ceux dont nous parlions, les aïeux les aïeules,
Sont là, et nous regardent et ne nous connaissent pas;
D'autres viendront vêtus de grâces et d'orgueils,
Ils seront nés de nous, et ne le sauront pas...

Jusqu'au seuil de la Porte, où l'on jette au soleil,
Comme un trophée d'adieu, la couronne fanée,

Parmi le chant léger des feuilles en éveil
Qui vont pleuvoir sur nous l'or sacré du sommeil,
Marchons ingénuement au pas de nos années
Qui sait vers quel pays d'espoir et de merveilles ?
Et vers quelle harmonie éternelle et subite...

La muraille d'or des peupliers s'effrite...

LES FEUILLES

Le vent qui vient à travers plaine
Parle et raconte d'une haleine
Que l'Automne roux a pris sa course,
L'épieu au poing, le cor au flanc;
Et la forêt va divulguant
— D'un grand frisson qui va semant
Les feuilles des hêtres et des chênes,
Jonchant les sentes, comblant les sources —
Le bruit de la chasse prochaine.

Le bouleau frissonne et s'incline,
Le pin sombre et sourd se lamente,
Le grand chêne éperdu s'obstine
Et hurle et geint son épouvante;
Par les sentes de la forêt
Les feuilles courent, culbutées,

S'affolent, virent, et tourbillonnent
Aux carrefours des routes en croix,
On palpitent, blotties sous bois,
A guetter, dans le vent, là-bas,
La voix des meutes de l'Automne.

Toutes les cimes inclinées
Sèment à la plaine moissonnée
La gloire morte de l'année
Éparse aux vents du firmament,
Et la forêt découronnée
Surgit tragique éperdument.

Les feuilles, les feuilles dans la bise!
Elles s'essorent, comme des corneilles,
Tournoient aux frises de la tour,
Et vont s'abattre aux frais labours,
Ou volent au ras des routes grises
Vers l'orbe tassé du soleil
Qui fume au fond du couchant lourd...

Ah! détourne-toi du porche;
Il tombe comme un deuil;

Les mois ténébreux sont proches :
L'Automne a foulé sa torche
Et l'étouffe en la cendre des feuilles.

Toi, fais claire la lampe des veilles,
Haute et franche la flamme au foyer ;
Ris et chante, sans prêter l'oreille
Au vent qui gaule nos noyers ;

Sur la table, toute grande,
Étale la nappe aux fleurs menues
Et qui fleure bon la lavande ;
Pose un flambeau à la lucarne,
J'en ai poli la vitre nue :
Une lueur sur le chemin
Est comme un rire de bienvenue
Et comme une main dans la main ;

L'âtre flamboie, la huche est comble ;
Chante un vieil air de bel accueil ;
Sait-on qui vient vers nous dans l'ombre,
Foulant, légers, les feuilles sans nombre,
Saluer d'un rire notre seuil ?

Le vent portait, tantôt, de la ville aux cent tours;
Par-dessus la forêt qui défaille,
J'ai cru entendre, tout le jour,
Et tantôt clair et tantôt sourd,
Harmonieux comme l'amour,
Le carillon des épousailles.

L'AUTOMNE

Lâche comme le froid et la pluie,
Brutal et sourd comme le vent,
Louche et faux comme le ciel bas,
L'Automne rôde par ici,
Son bâton heurte aux contre-vents;
Ouvre la porte, car il est là.

Ouvre la porte et fais-lui honte,
Son manteau s'effiloche et traîne,
Ses pieds sont alourdis de boue;
Jette-lui des pierres, quoi qu'il te conte,
Ne crains pas ses paroles de haine :
C'est toujours un rôle qu'il joue.

Car je le connais bien, c'est lui
Qui vint l'antan avec des phrases

Avec des sourires et des grappes,
Parlant du bon soleil qui luit,
Du vent d'été qui bruit et jase,
Du bon repos après l'étape;

Il a soupé à notre table
— Je le reconnais bien, te dis-je —
Il a goûté au vin nouveau,
Puis on l'a couché dans l'étable
Entre la jument et le veau :
Le lendemain l'eau était prise,
Les feuilles avait plu sous la gelée
— Ferme la porte et les volets.

Qu'il passe son chemin, au moins,
Qu'il couche ailleurs que dans mon foin,
Qu'il aille mendier plus loin.

Avec des feuilles dans sa barbe
Et ses yeux creux qui vous regardent
Et sa voix rauque et doucereuse;
A d'autres! moi, je le reconnais,

Qu'il s'attife d'or ou qu'il gueuse.
— Rentre la cloche : s'il sonnait!

Prépare une flambée ; j'attends
Le vieil hiver au regard franc.

LA SOURCE

Que l'ombre rêve ou rie,
L'eau goutte au creux du rocher;
L'heure change et la saison varie;
La hêtraie dort ou frissonne;
L'eau calme est claire et bonne :
Le rire du printemps rose sur elle s'est penché,
La soif de l'été, rouge, d'elle s'est étanchée,
Mais l'automne pâle, au crépuscule, a trébuché,
Y laissant tomber sa couronne.

Sur son miroir, où tu regardes qui tu es,
L'haleine, déjà, du jeune hiver, pose en buée;
Tout s'est atténué
D'une poussière de songe;
Tu ne voudrais remuer
Les feuilles tassées en nuées

Tout au fond du bassin obstrué
Où ton ombre sur leur ombre s'allonge;
Elles l'ont fait profond et muet;
Le mystère des bois s'y prolonge:
Car la chanson y gît tuée
Des feuillées d'Avril, nouées
En guirlandes flétries de mensonges;
Ton regard qui, pensif, s'y plonge
A pleuré et ri de ses songes
Et s'y est habitué...

CHANSON A L'ORÉE

Ici la sente hésite,
Tant de feuilles sont tombées;
Nous avons couru si vite
Par l'herbe détrempée,
Que te voici tout essoufflée
Et si rose, qu'on en oublie
Ton beau bouquet effeuillé
Et ta chevelure en folie!

Irons-nous plus avant, rieuse
Pantelante légère à mon bras?
Il n'est plus de feuilles qu'aux yeuses;
On se perd, même à deux, sous bois,
Malgré tes lèvres joyeuses
Et la chanson de ta voix.

Voici l'ombre, aussi, qui s'allonge
Et des brumes entre les saules,
Et la nuit qui vient et ses songes ;
Appuie tes deux mains sur mon bras
Et la tête à mon épaule,
Retournons à petits pas
Avec ces longues paroles
Qu'on se dit tout bas comme à soi...

L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

Si nous étions vieux et vieille,
Assis sur la terrasse, ici,
Parmi la rumeur des abeilles,
Souriant de nos jeunes soucis,
Que dirions-nous de plus
Qu'hier ou sa veille ou demain?
La plaine serait calme et douce
Et les feuilles rares et rousses
Et ta main serait dans ma main.

Je lève les yeux vers la vie
— Mets ton front contre ma joue —
Le fleuve passe et dévie;
Le soleil rose s'y joue;
L'heure passe et je m'y fie
— Mets ton bras léger à mon cou —

Je vois, où le blé verdoie
Aux labours, pour la moisson lointaine
— Comme un petit sourire de joie
Allège d'espoir toute peine —
Je vois, où le blé tendrelet
Fait naïve la plaine féconde
— Comme un rire d'enfant sur le monde —
Au frêle lacis des peupliers
Où des feuilles s'attardent et tombent,
Je vois, qui chevauche au pas sourd
Du cheval dans le feutre des feuilles,
Notre grand saint Martin de Tours
— La rose en ta main s'effeuille —

Sa cuirasse, luisante ou terne,
S'écaille comme l'écorce au bouleau ;
Son regard est doux et ferme,
Sa joue, pâle comme son manteau ;
Il chevauche, car la route est sans terme
Vers la pitié et l'espoir;
Car l'automne est toujours le même,
Et même toujours le soir;

S'il s'est baissé vers la route,
Si son cheval fait un écart,
C'est un insecte, sans doute,
Qu'il épargne et lui laisse sa part ;

Je sais sa face et ses yeux
Qui regardent vers demain,
Sa lèvre qui tremble, un peu,
Et la pitié de ses mains ;
Et je sais qu'il va vers Dieu
Et qu'il suit le droit chemin...

On marche, et des jours qui furent
Des printemps clairs, des étés,
Il n'est qu'un reflet qui perdure
— Comme l'arome des prés au fenil —
Bonté douce de la Beauté ;
Hors ce, que nous reste-t-il ?
Et qu'importe d'avoir été ?

Lève donc tes chers yeux baissés
Et regarde la joie de demain :

J'ai semé le blé pour la moisson lointaine;
Et qu'importe ma peine,
Qu'importe l'hiver en chemin ?...

L'Été qui partait se retourne encore
Et jette en riant à l'Automne nu
La moitié de son manteau de gloire
— Vois donc : les hiers sont revenus !

Et saint Martin chevauche par la rive de Loire.

AU PLI DU COTEAU

... Tu te retournes, un peu, au cri de la bourrasque :
Au faîte, là-haut, sur le ciel froid et bleu,
L'azur moutonne et chasse ;
Entre le gaulis frêle des frênes défeuillés
(Que le vent tord et tresse,
Comme l'osier des berges dépouillées).
Au loin, là-bas, vers le soleil frileux,
Les nuages courent et passent,
Tumultueux,
Sur le ciel froid et bleu ;

Cherchant des violettes dans l'herbe grise,
Penché, j'ai ri à ta surprise
Dans le miroir oval de la source à tes pieds,
Et nous suivons, tous deux, dans le cadre rouillé
De la défeuillaison amère des noyers,

L'exode énorme du Septentrion
Qui passe sur nous, là-haut, toutes ailes éployées
Dans le vent fou du nord,
Vers le soleil si bas sur l'horizon...

... Si bas sur l'horizon que son rayon oblique
Rampe au ras de la mousse, que couva l'ombre humide,
De la jonquille aqueuse au chrysanthème aride,
Et fait tiède à tes pieds cette herbe demi-morte
Où quelque Heure attardée de l'été s'est blottie,
Frileuse, pour mourir dans les fougères blondes,
Pâmée à l'odeur forte
Des feuilles affaissées qu'éparpilla la ronde
Que mène la Mort ivre, l'automne, au seuil des portes,
Quand le cep au linteau où la grappe a mûri
Court, lézarde vive, sur le vieux mur crépi...

La joie est calme et neuve étrangement
De regarder le vent, qui hurle au faîte,
Ployer là-bas les peupliers du fleuve
Et charrier le firmament :
Autour de nous, pas une feuille qui s'émeuve,
L'herbe est muette...
Voici des violettes !

LES BRUMES

La lune à mi-chemin des cimes dépouillées
Sourit entre le lacis noir des branches basses,
Tout au ras du coteau, comme un pâle soleil;
La nuit est claire et froide sur la terrasse.
La brume noie là-bas les peupliers,
Hausse la plaine au niveau de nos treilles
Et bat d'un flot muet le pied des escaliers.

La plaine est pâle et légère comme un ciel d'avril.
L'on dirait que, du haut du firmament
— Tant l'air est clair —
Les nuages sont tombés doucement;
Ou l'on dirait que, portés par un flux d'argent
Nous montons vers la voûte qui brille,
Si proche!
Plus proche encor si tu la fixes longuement,
Ainsi, penchée et immobile...
Nous montons doucement!

Pas un bruit, pas un souffle ; on sent les feuilles
Se fleurir dans la mort d'un parfum innommé ;
Ce soir, c'est une assomption sans deuil
De l'âme des charmilles et des roses fanées
Et des heures du seuil...

Maintenant, sur la brume étale,
Le baiser de la lune flotte en lueurs de rêve ;
O la mer amoureuse où voguer vers des grèves
De printemps sans automne et de vagues égales
Où le désir s'achève !

Peux-tu voir ?
L'ombre — de la tourelle émergée comme un phare —
Balance devant nous une barque noire
Au long de la muraille :
Nos âmes passagères iront-elles s'y asseoir ?
Et qui tiendra la rame et qui le gouvernail ?...

Ah ! chère ! la vie est longue si la féerie s'efface :
Au pied de la terrasse
Déferle sous le clair de lune

Le flot, soudain tumultueux, des brumes ;
La barque a chaviré ; le rêve passe !

Voici l'emblave encor et les peupliers nus,
Le fleuve d'acier froid comme un glaive posé,
Le vent d'Est chasse et glace ;
Rentrons, le feu est bas sous la lampe baissée ;
L'hiver sur le chemin a posé son pied nu ;
L'hiver est en chemin : qu'il soit le bienvenu !
Car le Printemps le suit comme une ombre rosée.

HIVER

La flèche de ton rire ailé
Se perd dans l'ombre ;
La tour de bel espoir inégalé
Que j'ai bâtie avec la montagne écroulée
Ébrèche de ses tourelles effilées
Le ciel lourd qui retombe
Vers les herbes foulées ;

Ils ont levé les yeux et n'ont vu que l'hiver
Au vol bas et morose :
C'est par delà que chantent encor mes vers,
Que s'effeuillent tes roses ;

Est-ce la faute aux dieux ?
Nous sommes seuls, encore, sous le soleil,
J'ai songé que nous étions, tous deux,

Le rêve de leur sommeil,
Le rêve dont on sourit, anxieux,
Quand on s'éveille.

Non : notre peu de joie de vivre
Tourne en leur rêve
Comme un oiseau blessé, virant sans trêve,
Et qui semble ivre :

La voix naïve et franche de la Vie
Sonne en leur songe
Comme la haine vagit et l'envie
Et le mensonge ;

Les temps viennent pour eux qu'annonça l'Ange
Devant la Porte :
Ils foisonnent au fossé, ils sont la fange,
Les feuilles mortes :

Ils tremblent dans la nuit aux vents du ciel
Ou gisent inertes ;
Ils ont blasphémé l'aurore éternelle,
La gloire offerte :

Le silence autour d'eux tombe pareil
A la pluie fine,
La voix humaine sonne étrange à leur oreille,
Semble divine,

Et s'il leur reste un peu de force ils se redressent
Et la renient...
Est-ce la faute aux dieux, cette détresse
Indéfinie ?

Tout s'est, obscurci sur la terre délectable :
Le fruit d'Éden, que nous cueillons, semble une fable...

NOS LIVRES

La chanson des heures, il semble,
S'essore du livre ouvert,
Joyeuse et haute et légère
Comme un vol d'alouettes sur les trembles;
La chanson des vieilles heures
Qui sourd du livre qu'on ouvre
Est comme une source qui pleure
Sous bois,
Qu'on découvre
A la chanson de sa voix.

On écoute... C'est ta voix prêtée
Aux paroles des siècles d'or :
Et la chanson d'un pâtre portée
Sur la brise de ton haleine

Sonne pleine et rieuse encore.
— Je me lève vers la plaine,
Là-bas, et la mer qui dort...

Qu'importe le nom du poète?
— L'aube croît et l'on pleure tout bas;
Le pavot lève sa tête rose
Sur le verger en contre-bas :
Et nous sommes ces choses;
Dis, ne les sommes-nous pas ?

C'est ta grâce qui vit aux visages;
C'est notre âme debout près de toi
Et qui tourne de l'aile les pages
Qui vont chantant sous tes doigts
Comme chanterait un clavier;
Cette heure est en nous et le rêve
Qui monte des vieux feuillets
— Telle une brume se lève
D'entre les peupliers,
A l'aube —
Est un voile d'encens mêlé
Aux plis légers de ta robe;

Les paroles dites et redites,
Les simples mots battent plus vite,
Soudain, comme un cœur, comme une aile,
Et chantent :
L'angoisse de joie en elle
— Comme un rayon — palpite
Et s'irise, soudain, au prisme
Et jaillit, rayonné
Sept fois en sa gloire vivante :
Et le Verbe est né !...

Ah ! quiconque n'a pas, une fois,
Saigné de la blessure intime,
Et n'a pas senti la couronne des joies
Brûler comme un cercle d'épines ;

Qu'il s'en aille au lucre sapide
Et qu'il torde le rêve en lingot ;
Qu'il chevauche où le hasard le guide :
Tout chemin mène au tombeau ;

Qu'il parle haut et commande
Aux esclaves dont il est le moindre ;

Qu'il achète leur âme ou se vende
Sous l'aube lente à poindre ;

Qu'il blasphème ou qu'il exalte
L'heure pâle où il croit vivre ;
Qu'il mène la tourbe ou la suive ;
Qu'il tire l'épée ou la dague ;
Mais qu'il laisse fermé le livre !

AU COIN DE L'ATRE

Les pages fines de la vie
J'y ai séché des ancolies
Tournent au vent dont la main est vive :
On sent sur soi la mélancolie
De celui qui referme un livre
Chanteur et si doux en ses rêves jolis
Qu'on a cru le vivre
Et qu'on meurt, un peu, en le refermant...

Laisse la porte close, chère,
Nul n'a frappé ;
Parlons du mois des roses claires,
Des foins coupés ;
Dis-moi les mêmes choses :
On cueille vingt grappes roses
A la même cépée...

Laisse le feu mourir, un peu ;
La chambre est tiède,
Et je te sens sourire, des yeux,
Dans l'ombre, à mon aide :
Redis encor les choses douces
Que tu disais :
On cueille bien vingt roses-mousses
Au même rosier...

Les heures perdues reviennent, parfois,
Avec leur cueillette de fleurs des bois,
Ou lasses et pâles du chemin droit
Qui mène au devoir comme on mène à la mort
(Car la Bonté vaine porte son remords
Aussi bien que la Haine, mais elle est moins forte ;
Nul n'a frappé si ce n'est le vent ;
J'aurais peur, en ouvrant, que ce soit la Mort
Qui porte en ses bras (tu dirais qu'elle dort)
Ma Bonté pâle et froide qu'on a tuée l'antan...

Clos mieux les lourds rideaux plutôt :
Le vent vacarme ;
La pluie d'hiver pleure aux carreaux,

J'entends ses larmes;
Toute l'ombre sanglote, intruse et veule;
N'est-il une demeure où l'on soit seuls ?...

Allume la lampe avenante,
Jette un cep au foyer qui s'éteint,
Et prends, encore, entre tes mains,
Le livre cher qui chante;
Relis, tout haut, que demain
Nous revaut son attente,
Et que la route est toujours bonne
Pour celui dont le pas y sonne
Et que la source est toujours neuve
Pour le passant qui s'y abreuve
Et que la vie est faite telle,
Hasardeuse et hâtive,
Morose, folle et belle,
Perpétuelle,
Pour qu'on la vive.

MINUIT

La grande ombre des arbres va et vient
Sur la blancheur obscure de la plaine;
Là-haut, d'entre le taillis noir des chênes,
Le vent se lève et chante
Sa voix est âpre, comme la haine
Qui se souvient,
Dans l'ombre lente;

J'écoute;
Le ciel mi-sombre houle et chasse
Quelque débâcle fabuleuse;
La lune, froide et claire comme un doute,
Sourit et passe,
Et tout le firmament se fait de nuit neigeuse:
Et, si le vent reprend haleine,
On entend, par delà la plaine,
Le fleuve heurter ses glaces
Aux berges basses...

Le vent gazouille une ironie,
Gémit des plaintes fausses,
Hurle comme un blasphème impur,
Rit — et son rire sanglote et se renie, —
Pleure comme un faux pauvre qui se gausse
Et guette, la main haute, au coin du mur.

J'écoute, comme en un rêve :
Le pas du vent titube et butte,
Entraîne des branches mortes dans sa chute
Et se relève,
Mêle en un tourbillon les cimes nues
Qui geignent dans l'épouvante,
Ayant jeté leurs feuilles dès sa venue,
Frêles et suppliantes ;
Mais il les tord dans la mêlée obscure,
A travers l'air fouetté,
Ébranle jusqu'aux troncs crispés dans le sol dur
Et chante
La monotone ivresse de sa cruauté...

Le vent chevrote, las, et s'assoupit :
Invisible, la neige essaime dans la nuit;

Le millier des blancs flocons au vol tournant
Voltige sous la voûte,
Se blottit vers le seuil, comme épuisé,
Vient mourir à la tôle tiède, fond et goutte
En grêles stalactites irisés :
Couronne inverse et dérisoire au vieux quinquet...

Le silence est venu sur terre et sous le ciel
Et, dans l'ombre pâlie où quelque étoile halète,
J'écoute, voix soudaine en la veillée muette,
L'arpège frêle et clair des cloches de Noël.

MATINÉE D'HIVER

Ouvre plus grande la fenêtre;
L'air est si calme, pur et frais,
Que les ormeaux et que les hêtres
Sont tout vêtus et tout drapés,
De branche en branche, de neige blanche
Et que la haie et la forêt
Emmêlent des dentelles frêles
Et le grand chêne ouvre des ailes
De cygne blanc contre le ciel...

Sous le voile vierge de l'an neuf,
Le labour s'unit à la friche
Et la colline se mêle au fleuve,
L'arpent du pauvre au champ du riche ;
Un même manteau de silence

Vêt de ses longs plis blancs et bleus,
La grand'route et le clos de Dieu.

— Soudain, le carillon s'élance
Et glisse sur la plaine, joyeux,
Comme un patineur matineux
Tournoie et vire et recommence,
Rose d'aurore et de son jeu;

Et l'hymne rose de tes joues
Fleuries au seul baiser de l'air
Chante en la voix des cloches claires;
La neige rayonne autour de nous
Et t'encercle d'une lumière
Si froide que tes cheveux blonds
Brûlent — comme un or scintille et fond
Au creuset crayeux de l'orfèvre —
Et que nos rires autour de nous
Montent, comme un encens, de nos lèvres.

•

Car je t'ai chaussée, à genoux,
D'ailes légères comme une aile d'aronde

Et tu vas effleurant la vierge glace bleue
Comme une aronde effleure l'onde,
Avant la pluie, à la Dame-d'Août,
Quand l'ombre même a soif et l'air lourd est de feu,

Et je cherche l'été au fond de tes yeux bleus.

TEMPS MOU D'HIVER

Le vent qui pleure,
L'auvent qui geint
Font de cette heure
Une éternité;
La pluie, à petits pas, s'en va, revient
— Comme une mendiante qui n'ose sonner —
Je n'ai pas faim...

Je n'ai pas soif;
La plus haute colline que le ciel bas coiffe
S'affaisse, ruine terreuse et verte;
J'ai soif d'air pur,
Laisse la baie ouverte
— Écoute l'eau des toits goutter le long du mur...

N'as-tu pas faim de soleil et d'espace?
Avec les routes grises sous nos pieds agiles
Déroulées de nos roues?
Et toute la vie des champs, des bourgs, des villes
Qui passe,
Et, devant nous,
La plaine encore!
— Et le feu de tes joues —
J'ai faim des longs jours d'or...

Et Juin qui siffle et chante au chemin creux des haies
Quand midi brûle, à l'ombre, le parfum des pinaies:
J'ai soif, car j'en suis ivre encor, des bois sucrés
Au souffle lourd et frais du chèvrefeuille qui cause
Au muguet qui s'attarde et promet le secret;
J'ai faim d'écorce tendre et de la chair des roses.

Et je crois, la douceur du souvenir est telle,
Courir dans l'ombre humide au long du vieux canal
Où l'eau bruit, tantôt, ou dort, selon l'appel
Du moulin qui travaille ou rêve dans les mousses
Sous ses bouillards chanteurs, près de la marre qui glousse
Quand Juin flotte en riant sur la brise trop douce
De la Cisse au flot lent jusqu'à l'Indre torpide;

— Et la feuille en tombant fait une ombre d'oiseau
Et se pose légère et si frêle sur l'eau
Et baise son image d'un baiser si timide
Que le miroir mystérieux qu'un souffle ride
L'accueille, la porte un temps, et la résorbe en soi
Sans que la glace noire, où la feuille se noie
Et suit le vol, tantôt inverse, de son ombre,
S'émeuve du passage de la feuille qui sombre...

Et je regarde, ainsi, avec mes yeux fermés,
L'avenir qui se fond doucement au passé :
Hier renaît, c'est demain ; Juin rayonne et fleurit,
Les feuilles chantent haut au fleuve qui leur rit
— Et si j'ouvre les yeux, honteux de vivre un rêve,
Ton sourire m'accueille et ton rire l'achève.

LES FIANÇAILLES DU PRINTEMPS

La voix des eaux plus forte au saut des vannes,
L'arroi, soudain, des herbes redressées
Que mène la primevère téméraire
A bataillons pressés,
Et, sous bois, le muguet (qu'un rayon fane),
Timide prudemment dans l'ombre encor légère
Des lilas et des noisetiers précoces,
Fêtent tes fiançailles, Printemps, de joies complices;
Mais, grand aïeul ridé parmi les bouleaux lisses,
Le chêne, pour se feuillir, attendra tes noces.

D'ailleurs, les bois hésitent;
Ton sourire, même, est si discret !
Le baiser que tu donnes et reprends vite
Rose à peine la fleur nubile du pêcher;
Même l'amandier blanc sur ta route penché

— Page attardé que le vieil Hiver qui s'en fut
Chargea de saluer ton triomphe vernal —
Sème au-devant de toi une neige ambiguë
Où des flocons, encor, se mêlent aux pétales.

Celle qui s'est levée à ta rencontre pleure,
— La pluie et le soleil se partagent les heures, —
Elle rit dans ses larmes et sa joue est si rose
Que Mai tresse à la hâte ses guirlandes de roses
Et que Juin s'est levé, trop tôt! doutant de l'heure;
Mais Avril en a ri, car il connaît ces choses.

Cherchez l'abri du porche : voici la grêle!
La sente est toute jonchée de bourgeons frêles,
Vos pas aventurés au soleil qui se montre
Fouleront dans la boue un automne mort-né!
Car c'est encor la Mort qui vint à ta rencontre,
Quand tu franchis rieur le vieux seuil de l'année...

Si je me lève, adossé à la vanne
Où déborde sonore l'eau limoneuse et calme

De l'étang aux roseaux flétris,
C'est que le gaulis nu est encor diaphane
Et que je vous ai vus à travers son treillis;

Mais ma chanson d'accueil au seuil de notre pré
— Chanson aux rythmes diaprés
Que j'ai prise à la Fleur qui Chante dans les contes
Des rêves joyeux d'antan
Et que j'entonnai, claire, à ta rencontre
Par la route, çà, où j'allais chantant; —
La chanson vive qui te vante
Est sourde entre mes lèvres, comme un cri de rêve,
Et se fond dans le bruit de la vanne écumante
Et dans le tumulte de l'eau,
Comme un rire qu'étouffe un sanglot :

Car j'ai vu à ton bras la Mort jeune et sereine,
— Elle suivit l'Automne au sillon des semailles. —
La voix des grandes eaux tragique et surhumaine
Jaillissait de la vanne, avec la forte haleine
Des arbres et des fleurs, des sommets et des plaines
Qu'elle ronge, dissout, confond, charrie, entraîne

Vers la mer dont le thrène
Perpétuel vers l'infini de son vitrail
Dans mille fois mille ans dira vos épousailles...

... Me voici, sur ta route, immobile et muet,
Et dans l'hymne éperdu qui s'enfle, vibre et monte
Avec la Joie fatale en l'aube évertuée,
De l'herbe aux cimes d'or, de l'eau vive aux nuées,
Je n'ai pas peur de te chanter, Printemps ; j'ai honte !

CARNAVAL

Ne médisons pas de la foule, elle est gaie
Et mobile et sonore et bohême,
Et si peu méchante qu'on l'aime
D'un amour intrigué, fatigué,
Mais qui sourit, quand même...

Et maintenant, poussons le verrou sur la fête
Qui passe en rumeurs au pavé;
On est mieux en tête-à-tête :
Notre salle est haute et fraîche
Et claire de ses dalles lavées
On est aise,
Et la table est prête;

La fenêtre s'ouvre au soleil,
Sur la plaine et le fleuve, au grand air,

— On guetterait, presque, le vol d'une abeille
Venant boire à mon verre,
Ou mordre, gourmande, à ta pêche;
Notre salle est haute et fraîche
Et, dans la croix du meneau,
Les peupliers bruissent, couverts
D'une feuillaison de moineaux!
C'est le jeune printemps précoce
Qui pépie en la ramée nue;

L'herbe est vive : l'Avril approche,
Sous son masque on l'a reconnu :
Car il chante mal la chanson de l'hiver
Et sa voix ne se fausse qu'à regret;
Sous les Cendres grises son bel habit vert
Brille et scintille tout à travers :
C'est Avril, au gué!

Il se masque à peine, et l'on voit son rire
Sous la brume vaine que le soleil étire
Au-dessus du fleuve,

Et, dans la brise qui l'effiloche,
On entend les cloches
De la Pâque neuve
Et du printemps proche.

POUR L'ÉQUINOXE DU PRINTEMPS

Voici le jeune Amour
Parmi les feuilles neuves ;
L'ombre des vieilles tours,
Comme un voile de veuve,
Passe, silencieuse,
Entre les tombes vertes :
Voici les fleurs d'avril
Avec leur lèvre ouverte ;
L'ombre du campanile
Fonce, dans l'herbe verte,
L'éclat des marguerites ;
Voici le bel Amour
Rose et sa bouche offerte
Entre les feuilles vertes ;
Sous le portail des tours,
Pâle en sa robe blanche,
Voici la jeune Mort,
Contre la porte ouverte...

De la main sur la nuque et jusqu'à ses genoux
Le regard du soleil brûle sa nudité ;
Il est rose, et pareil à son sourire arqué ;
L'herbe dressée le frôle entre les deux genoux
Et la feuille abaissée va le baiser au cou ;
Son rire, tout bas, roule un chant sourd de ramier ;

Elle, dans l'ombre calme du parvis, est pâle ;
Elle a vêtu la blanche étole sacerdotale ;
Le soleil devant elle recule et l'ombre longue
Qui tombe de la tour
Lui fait une allée sombre
Pour qu'elle marche à lui, dans la jeune herbe égale ;

Lui, n'a pas peur ; elle n'a pas honte ;

S'il la regarde au clin de sa paupière prompte,
Il la voit diaphane :
Et du haut de la nef, là-bas, du seuil du chœur,
Deux cierges embrumés d'encens mettent leur flamme
Perpétuelle au fond de ses orbites vides,
Et luisent jusqu'en lui et lui brûlent le cœur
D'un chaste amour sans but que son éternité.

Elle n'a pas honte de cette chair farouche,
Ni de son geste vain qui appelle et repousse,
Ni de la grande fleur charnelle de sa bouche
Où saigne le désir humide de la Vie :
Car le voici, d'un pas, dressé dans le soleil,
Cambrant la svelte ivresse de sa chair vermeille
Sur le frémissement de ses ailes battantes
Où la lumière en poussière poudroie,
Les deux bras étendus au geste de la Croix
Que trace une ombre vague en les feuilles mouvantes.

Elle s'est avancée par le sentier qu'allonge
Jusqu'aux pieds de l'enfant l'ombre des vieilles tours ;
On dirait qu'elle marche dans un songe,
Drapée en son étole blanche aux longs plis lourds ;
Et sur le seuil où la Lumière effleure l'Ombre,
Son diadème blanc, soudain, scintille et tombe
En rayons d'argent froid vers sa gorge couverte...
Mais lui, entré du pied dans l'ombre, sent monter
— Plus haut que le baiser frôleur de l'herbe verte,
Et jusque sur sa hanche — une âpre volupté,
Comme une étreinte d'onde : la caresse de l'Ombre.
Leurs bouches en un baiser se confondent,
Et la Mort s'est pâmée !

Sonnez, cloches de Pâque !
Tombez des vieilles tours !
Toutes, et tour à tour,
Bondissez à la hâte !
Chacune à toute voix,
Toutes à la volée !
Roulez à travers bois,
Croulez sur la vallée !
Montez, la voix des chœurs
Par le portail ouvert !
Dites le sang des cœurs,
Dites le printemps vert !
Chantez, voix des ramées,
Dites les lèvres douces,
Dites la tiède chair,
Dites la Mort pâmée
Du baiser de sa bouche,
Pâle en les primevères !
Au son du baiser double,
Comme à l'heure qui sonne,
Rose d'un léger trouble,
Vois ! qui va s'éveillant,
Parmi les anémones,
La Vie au bois dormant.

MAI

Si j'élève la voix, les grandes roses
Rient, comme une troupe claire de filles,
De ma déconvenue ;
Les feuilles chuchotent des choses
Malicieuses, je suppose,
Au long de l'avenue,
Et même l'herbe en cause
Aux roseaux qui oscillent,
Au courant solennel qui les reflète
Et rit entre les pierres satisfaites.

Alors je me suis tu, couché dans l'ombre,
A mordiller des feuilles de noisetier,
Non sans humeur, peut-être, et presque sombre :
Vous me guettiez :
Et votre rire, aussi, mêlé au leur.

Soudain!
M'a moqué de son trille alerte.
— J'en ai brisé la tige d'une fleur.
— Puis, honteux de mon geste sot, vous l'ai offerte
En vous baisant la main.

Vous avez bavardé toute la matinée,
Votre voix s'est mêlée aux mille voix de Mai ;
La fleur de votre lèvre est telle, Bien-Aimée,
Que les jeunes abeilles y peuvent butiner
Un miel plus doux qu'aux roses satinées,
Et si l'image est vieille elle est belle et dit vrai ;
Votre pas est furtif comme le pas des brises,
Un seul rayon scintille et flotte : vos cheveux ;
Et c'est dans l'ombre, là, que je vous ai comprise,
Hôtesse radieuse de la Maison de Dieu !

Tout en elle est par vous et pour moi :
Et les fleurs et les frêles clartés ;
Vous êtes la maîtresse mutine des grands bois
Et la reine rayonnante des prés ;
La brise s'accorde à vos rires
Et l'horizon mire son vague sourire

Au reflet bleu de vos yeux
Que leurs cils ennuagent,
Et tout, autour de vous, babille, chante et jase,
Hôtesse matinale de la Maison de Dieu.

Hors des haltes hâtives du pâle automne,
A travers les étapes de l'hiver,
La dure route fut belle et bonne
Vers l'ombre, ici, du printemps vert:
Car l'espoir de sa main vive et ferme
Nous y menait en riant par la main,
Chantait la chanson des lendemains
Et disait le but et montrait le terme
Des longues nuits et des mauvais chemins;
Et s'il m'a quitté sur le seuil
De votre domaine joyeux,
Il m'avait prédit votre accueil en les feuilles,
Hôtesse au rire clair de la Maison de Dieu.

Ici, enfin, il est doux de vivre
Mêlé à la joie éternelle;
L'air vibre aux traits d'un archet ivre
Qui chante entre terre et ciel!

Je suis tout ce que vous êtes,
Ma pensée est votre jeu,
Et ton baiser fut le poète,
Chanteuse du Verger de Dieu!

VERS L'ÉTÉ

Par l'escalier fleuri aux larges marches basses
Que l'averse d'avril fouette et lave à grande eau
Et qu'a séché, par places, le vent d'est
Sous son pied leste
(On suit sa trace,
De marche en marche, jusqu'aux roseaux),
Main dans la main, tous deux, sous la neuve clarté,
Marche à marche, à pas lents, descendons vers l'été.

Voici la grappe extrême et le lilas s'effeuille :
La branche s'est penchée vers toi d'un geste las;
Le son du râteau dans l'allée, là-bas,
Est doux et triste, un peu,
Et l'on songe à l'automne avec ses pluies de feuilles.
— Allons, tous deux !
Voici le lilas; je le cueille.

Et puis mon *rêve d'or* et ta fleur mieux aimée;
C'est le septième avril depuis qu'on l'a greffée,
Et l'églantier vivace épanouit cent roses,
Et court sur le balustre en guirlandes tressées;
C'est la septième année et les boutons pressés
Se tordent en couronne à ton passage éclose,
Et tout se fanera quand nous serons passés.

Descendons vers l'été : Juin lève, jusqu'à nous,
L'aigrette légère des peupliers;
Avec de l'herbe jusqu'aux genoux,
Le vois-tu? qui s'est redressé
Et nous tend, en riant de son rire de faune,
Sa main où goutte un nénuphar au cœur d'or jaune;
Des clochettes menues sonnent par milliers...

Donc, lente et douce, avec ton rire,
Au rythme de ta robe à mille plis,
Viens, marche à marche, jusqu'au clapotis
Des vaguelettes,
Jusqu'à la marche extrême dont l'arête
Coupe l'eau verte qui la frange de ses mousses.
— Qu'a-t-elle qui t'inquiète?
Sa lèvre est douce.

Descends, encor, jusqu'à tremper ton pied,
Dans l'eau tiède déjà qui caresse et incite...
Tu es rose! Juin dans l'ombre t'épiait
Et tu l'as vu sourire en regardant dans l'eau?
Comme en un miroir sûr tu l'as vu à tes pieds!
Que tu t'es reculée si vite?
C'est Juin qui t'épiait?
Va! sa flûte, là-bas, n'a qu'un air qu'il récite
Depuis l'éternité à l'oreille des roseaux...

Sois rose, et pâle un peu, avec tes lèvres vives;
Lève tes yeux bleu-dur où joue l'ombre des cils;
Dans la barque d'été, que Juillet pousse et mène
Sous les fins saules gris qui pendent sur la rive,
Juin s'est assis avec Avril

Qui pleure et rit, et Mai qui chante et peine
A tresser des guirlandes de ses doigts trop lestes;
Toute la barque est pleine
Des fleurs cueillies à travers bois, à travers plaine,
Mais ils nous font place, vois! du geste;

Sois rose et pâle un peu et que l'été nous mène...
Et qu'importe le reste!...

RONDE FINALE

La bise tourne et la brise
Chante clair dans les branches noires;
La porte s'ouvre en surprise
Et rejette au mur le heurtoir;
Elles vont vers le printemps en fête
Radieuses de jeune espoir,
Car le vieux soleil scintille
Et voici le silex qui brille
Sur la route sèche et nette...
La vie est faite et défaite
Comme un bouquet aux mains d'une fille.

Avec des fleurs qui causent,
Qu'on effeuille sans se le dire;
Et la chanson fraîche éclose;
Des bruits de querelles et des bruits de rires;

La dernière violette et la première rose ;
Avec tout l'avenir
Dans les yeux, sur la bouche qui s'ose
Jusqu'au baiser bénin où les lèvres se closent
En un petit frisson et un grand soupir ;
Au long du parterre qu'elles pillent
Elles vont vers l'été, blondes têtes!...
La vie est faite et défaite
Comme un bouquet aux mains d'une fille.

Dans les foins où les fleurs qui meurent
Sont douces comme un vain regret;
Sous les saules qui pleurent et effleurent
L'eau qui dort comme une morte à leurs pieds;
Elles vont vers l'automne et babillent
Avec des mots de poète :
La vie est faite et défaite
Comme un bouquet aux mains d'une fille.

La chanson sonne autour du pressoir
Au pas lourd des vignerons;
L'ombre, plus hâtive à chaque soir,
Disperse les rondes qu'elle rompt

Comme des guirlandes fanées;
Les plaines sont moissonnées,
Les treilles découronnées;
Rieuses, mais étonnées,
Sous l'effeuillaison des charmilles
Elles vont vers l'hiver qui les guette:
Car la vie est faite et défaite
Comme un bouquet aux mains d'une fille.

AU GRÉ DE L'HEURE

A HENRI DE RÉGNIER.

DÉDICACE

Les sirènes, jadis, ouvraient des ailes blanches
Comme un grand vol de cygnes au ras de la mer calme :
Des oiseaux gazouillaient dans leurs chansons de femmes;
L'envergure du rêve battait contre leurs hanches;
Le double azur, des cieux et des mers, était leur;
Remous parmi les algues ou brise entre les branches,
Leur chant mortel et sûr allait de cœur en cœur.

Les neuf Sœurs, en chantant, belles victorieuses,
Pour réparer l'humide amour de Terpsychore,
Ont arraché leurs ailes aux Sirènes rieuses,
Pour en purger l'éther en brisant leur essor.
— De la frêle dépouille elles se sont coiffées,
Et couronné le front de plumes, blancs trophées!

La campagne est sereine et la forêt auguste,
Les fleuves ont pour chant la flûte des roseaux;
Le berger qui s'en vient avec sa chanson fruste
Écoute, et s'y instruit, la chanson des oiseaux;
Les filles d'Apollon par la Nature sainte
Marchent victorieuses, en se tenant la main :
La voix du peuplier module un air sans feinte,
La fleur est confiante comme le cœur humain...

D'entre les nénuphars où sommeille Ophélie
La Sirène craintive dresse son torse et rit
De son rire éperdu d'amour et de folie;
Quel enchanteur lissant ses deux ailes meurtries
A mêlé toute joie à sa mélancolie,
Des sanglots à son rire et des larmes aux gouttes
Qui tombent de sa chevelure éparpillée,
La vêtent et la dévêtent et la caressent, toute?...

Mais je lève les yeux et je te vois passer
Sous l'armure de fer et les brocarts royaux;
Le chemin que tu suis, rêveur, m'aurait lassé,
Ta main d'ami tendue s'alourdit de joyaux;

Et pourtant, tour à tour, attentifs et charmés,
Nous écoutons le chant alterné de la Vie :
Tu dis des chevauchées que j'eusse aussi aimées
Et je sais des sentiers que tu aurais suivis,

Ainsi, parfois, assis côte à côte dans l'herbe,
Nous mêlons notre rêve au rêve fraternel :
Car la simple beauté et la beauté superbe
Sont sœurs et s'aimeront d'un amour éternel
— Et la Sirène tend à la Muse hautaine,
En retour d'une bague dont la voici vaine,
Une plume rosée arrachée à son aile.
— Qu'une goutte de sang y perle : elle en est belle !

CHANSON DE L'HEURE TRISTE

I

Chante, la pauvre joie des foules,
Hurle et crie et couvre les voix
De ceux qui tombent et de ceux qu'on foule,
Chante, hurle et crie, ô la pauvre joie!

Telle, en ta sauvage gaîté triste,
Qu'on suit, comme des spasmes d'angoisse,
Tes hoquets d'insulte au doux Dieu Christ
— Et l'herbe meurt que ton lourd pied froisse —

N'a-t-il plu un peu de rose espérance
De tant d'aurores et de tant d'Avrils?
Sera-t-il ainsi jusqu'au soir immense
Et le dernier jour blasphémera-t-il?

Pleurs et sang à grossir des fleuves!
Tout fut donc futile et vain, de la sorte?
Les heures s'en iront comme des veuves,
Amour, et la Haine sera donc plus forte?

Au moins, de la voix qui nous fut donnée,
Redisons l'Amour et l'Espoir et la Foi,
Pour dormir nos rêves pardonnés
Sous la jeune terre qui fleurit et verdoie...

L'Espoir est vil dans ces âmes tristes :
L'or terne,
D'immondes gloires,
Avec la haine de ce qui résiste,
Le besoin de sang pauvre utile à des victoires
— Et l'œil inquiet que cerne
La veille vaine de l'avenir noir...

Amour, ô pauvre amour!
Les baisers laissent de la boue aux joues,

Leurs lèvres pâles, toutes recroquevillées ;
Ils t'ont fait à leur guise : aveugle et sourd ;
Et, selon leur âme, ils t'ont fait abject et fou,
O bel amour, ô saint amour émerveillé !...

Beauté,
Ils t'ont fardée d'affronts que nul ne compte :
Il n'est pas de cœur bas, d'âme sordide
Qui ne te juge avecque privauté
Avec des mots !
Ils discutent de ta royauté,
De par l'insulte de leurs yeux avides ;
Et c'est la honte...

Espoir !
Ton vert pennon levé mène les jeunes Avrils
Au cri des troupes neuves chantant par mille et mille,
Et les filles vêtues du vert reflet des feuilles
Vont, par l'ombre légère, au-devant de l'accueil :
Tout baiser se veut tien fût-il d'un soir néfaste,
Espoir perpétuel, astre de nos désastres :
Et tu mets de la joie dans le fond du cercueil...

Amour,
Cause et fin, splendeur des eurythmies,
Vertige des abîmes,
Fleur simple aux doigts des filles blondes
Et virginal sourire d'endormie,
Fauteur indulgent du crime sublime,
Rythme du monde,
Frère rose de la pâle mort
Justicier comme elle, comme elle, fort
A l'égal de l'Éternité féconde...

Beauté !
On tremble, pâle,
A révérer ta majesté égale : —
Car tout l'espoir du double crépuscule
— Qu'on surgisse vers l'aube, que, le soir, on suppute, —
Car tout l'amour qui dans les nuits circule
De rêve en rêve, de cœur en cœur, de corps en corps,
Tout l'Espoir, tout l'Amour s'en vont à toi, leur but;
Et l'on te cherche, avide, dans la mort.

II

Un peu plus loin :
Pousse la porte basse;
— Cette musique énerve avec ses traits de rire —
Ne te retourne point —
— Qu'une flûte jacasse,
Qu'un violon soupire —

Écarte l'ombre : c'est une pauvre harde
Qui tombe en plis de pourpre du linteau
— De tristes mains saignant ont tissé l'oripeau
Et teint de sang humain ce rideau qui les garde —

Chante! leur voix s'étouffe, avinée,
Leur bestialité hoquette à peine;
Leur table faite d'un miroir cerclé d'ébène
Reflète à leur dégoût de vivre
Le masque immonde et ruiné
De leur âme qu'ils ont voulu assassiner
Mais dont nulle honte encor ne les délivre...

Pousse le vantail; l'aube est grise,
Le vent s'éveille doucement;
Guettons vers l'orient l'éternelle surprise
Qui point au firmament.

Oublions, comme l'avenir :
La mort probe au pas sûr de son cheval d'écume
Chevauche dans le crépuscule matinal :
La vois-tu pas venir ?
Aux mains, la torche résineuse qui fume
Et l'épée d'acier pâle;
— Le vent porte du large, j'aspire l'amertume;
J'entends le galop du cheval —

Les races devant elle, ainsi qu'une herbe sèche
Flambent leur suprême énergie;
Et, comme un laboureur, elle féconde,
Les jachères folles de la vie
En poussant l'incendie aux quatre vents du monde.
Sans doute elle moissonne et son grenier comblé
Nourrit le lendemain de la veille prodigue :
La Force et la Beauté des hiers sont comme un blé
Dont se rassasieront la Honte et la Fatigue;

Mais l'herbe parasite et la fétide flore
Où le bon grain jeté s'étouffe et s'étiole,
Elle en nourrit le feu de l'éternelle aurore.
Chantez! il en sera selon la parabole.

III

Et vous...
Que voyez-vous, là-bas?
Est-ce d'un reflet d'aube que vous êtes pâle
Que n'êtes-vous assis — vous sentant las,
Las à fléchir les deux genoux,
Dans l'herbe matinale — ?

Et, si vous rougissez,
Est-ce d'un reflet d'aurore?
Ou l'embarras
De quelque honte?...
Les ombres vont glisser au nord, tout d'or!
A mesure que le soleil montera...
— Il monte!

... Voici l'aube,
Blanche comme une chair de supplicié;
Prends donc et mange :
L'Aurore coule comme le sang du Crucifié!
Prends, bois et sois un ange.

N'as-tu pas un message,
Pas une parole à redire,
Pas même un mot d'espoir, d'amour, de joie?
Vois : l'Orient rougeoie
Et s'ouvre comme un livre immense où tu peux lire:

Demain est roi!

DEVANT LA MER

I

MINUIT

C'est toujours le même doute :
On la guette; elle approche sans bruit;
Elle rit tout bas et froufroute
Entre les algues bercées :
Elle s'est doucement glissée
A travers les brisants, là-bas, dans la nuit;
Elle a peur qu'on l'écoute :
Et, sur le sable discret,
Elle hésite et recule d'un pas,
Et les algues s'égouttent...
Mais la voici qui butte aux galets
Qui s'écroulent en fracas!

Entends-la, maintenant : la voilà reconnue,
Elle éveille la dune
D'un grand cri de défi
Et se lève, éperdue,
Avec sa chevelure d'écume, sous la lune,
Qui s'y pose, cornue...

Elle en rit, forte et franche, et s'en pare,
Scintille et monte en chantant,
Riche d'une résille hilare
De rayons de lune éclatants;

Elle varie son air au hasard de la grève,
Selon galets ou sable, elle mêle
Aux plaintes de l'Acte éternel
La voix claire et frêle du Rêve;
Car notre âme est en elle...

S'en aller à elle et l'étreindre
Et se fondre en sa caresse vive!
Se vêtir d'elle et la ceindre
Et se draper en elle et en vivre

Et rire en sa voix et s'y plaindre
Et la pleurer toute et la suivre!

Car la voici étale; elle est lasse
De son œuvre fatale et vaine;
C'est l'heure des affres humaines :
Par delà les grèves basses,
S'en retournant, elle entraîne
Vers l'éternité sans trace,
En son filet qui râcle et roule
Et se tord et hurle en la houle,
L'âme des morts que l'aube chasse...

II

MIDI

Moi — même *toi !* — qu'importe?...
La mer monte vers nous de l'infini,
Vague sur vague, tumultueuses cohortes
Où le million des casques d'acier houle et luit
En marche lourde vers les portes
De l'Orient...

— Le ciel est calme d'éternité
— Et si ta main se pose, dégantée,
Le granit est brûlant contre ta peau plus rose;
Viens à mon ombre,
Ne soyons qu'un sous le soleil
Fondant le nombre
En l'unité;
Mon rêve t'a couverte dès là-bas,
Du manteau chaste de ma volonté,
Et pas à pas...

Ici,
Devant l'amère immensité,
Soyons plus forts en emmêlant nos doigts
— Soyons un être, un tout qui se suffit,
Rêve accompli, désir comblé,
La joie réelle, un peu de terre fait homme,
Et le dessein de Dieu réalisé;
Et, comme Dieu, disons : nous sommes!

Moi, toi!... vieux mots d'hier
Qu'on inscrit sur le lierre;
Vieux mots d'aveu, plainte secrète,
Inconsciente et claire :

Qui disent qu'on se cherche éperdument pour être;
Vieux mots d'espoir, de désir et de doute
Au long des solitaires routes,
Jusqu'au carrefour;
Mots qui tâtonnent dans l'aube, avant le jour;
Mots lâches de solitude qu'on élude;
Vains mots criés de loin
Qui tombent sans écho quand on s'est joint,
Qu'un seul est né de deux,
Selon la loi de Dieu qui s'est miré
En soi,
Et se procrée d'éternité...

Une âme est née, un soir, de quelque baiser double;
Et la voici sereine et calme dans le trouble
Des errants esseulés qui se cherchent ou s'évitent,
Se heurtent et se repoussent, se rejoignent, se quittent,
Avec le remords sourd d'une faute inconnue
Qui fait leur rêve morne et leur volonté lâche :
Aux lèvres de l'Amour un pli haineux grimace;
Chacun porte un miroir, nul ne s'est reconnu;
Car, défiant de soi, chacun a mis un masque
Si vil sur sa face de frère ou de sœur,
Que chacun se détourne, et désespère, et meurt!
Pour nous, j'ai fait dès l'aube un rêve doux et fort :

J'ai fait un rêve d'or et d'ombre
— Les mots pour le dire sont trop clairs ou trop sombres —
Un rêve tissé d'ombre et d'or,
Je l'ai rêvé et le rêve encore
Que le jour se lève, que la nuit tombe —
La Vie marchait auprès de la Mort...

Un rêve, un rêve tout d'or sonore
Aux vastes portiques de métal roux
Et des chants sans fin qu'on chante à genoux,
Toute une vie, à devenir fou,
Et la sagesse vient, et c'est la mort,
C'est la mort sereine aux grands yeux doux!

Et mon rêve est d'ombre muette et bleue,
Comme les yeux qui gardent en eux
L'ombre des longues nuits de veille,
Des yeux sans sommeil,
Des yeux de dieux,
Des yeux profonds qui regardent en eux,
Des yeux ouverts sur la nuit immense
Et qui voient plus loin que l'âme ne pense...

Et l'or et l'ombre, la nuit et le jour,
La vie et la mort, sont tour à tour,
La même chose et le même mot;
Les ris, les pleurs,
Le semoir et la faux,
Et ce qui passe et ce qui demeure
— La Vie et la Mort n'ont qu'un manteau —
Et tout est de même qu'on vive ou meure!

Mon rêve brûlait comme un flambeau.
Alors je t'ai baisée sur la bouche
— Les heures, les jours et les mois sont beaux! —
Qu'importe que l'Amour ou que la Mort nous couche
Dans le même lit ou le même tombeau?
Si nos sommeils se mêlent et si nos mains se touchent
Notre âme surgira vers l'aurore farouche,
Car nous avons conquis du baiser de nos bouches
L'identité promise à des soleils nouveaux.

POUR UN JEUNE POÈTE

I

Avec ta bouche qui parle avec ta lèvre vive,
Quels mots de haine peux-tu dire ?
Avant le silence éternel — demain, ce soir !
Que veux-tu donc qui te survive ?
Quel mot vas-tu écrire,
Avec ta main hâtive ?
— Ta plume et l'encre noire...

Quand ta voix ne devrait se perdre
Comme un sanglot dans la tempête
Et comme un grain de sable dans la mer,
Voudrais-tu donc, comme une mauvaise herbe,
Perpétuer la haine bête,
La honte amère ?

Lève-toi! marche, plutôt; va, reviens;
Souffre, et tais-toi — ta souffrance est maudite —
Entre la croisée pâle l'aube va chanter;
Ah, qui es-tu? avec ce livre dans la main,
Et ce vieil encrier où sèche ta pensée;
Qu'importe à l'infini la phrase écrite?
A genoux, prie!... — et c'est assez.

II

Regarde, écoute...

Si l'on écoute bien,
Le silence est sonore comme un hymne ancien
Que chanteraient des moines pour l'éternité;
Et si l'on fixe l'ombre longuement,
Il y flotte de subites clartés
Confusément;
Entends et vois !
Sans doute, c'est ton sang qui chante en toi,
C'est ton sang qui scintille,
Et ton illusion est ta complice:
Toujours n'est-il pas de silence qui ne bruisse,
Toujours n'est-il pas d'ombre qui ne brille.

Écoute : il chante des choses neuves;
La vie t'a mené comme un fleuve,
De rive en rive, de rêve en rêve;
Le chœur des bois s'apaise, écoute

Les notes que ta rame égoutte
Ou, si ta quille effleure la grève,
Sa plainte basse, sourde et brève ;
Entre les roseaux qui froufroutent,
Ta proue a froissé de la soie ;
Si tu sais écouter, fais route
Selon la vie, au son des joies.

Regarde : Il brille des fleurs de flamme ;
La vie est un jardin de fée :
Ses fleurs sont la forme des âmes,
Ses guirlandes sont des trophées ;
La rose, qui meurt contre la tempe
En un vain baiser sans remords,
S'effeuille comme l'automne aux hampes
Des peupliers, gonfanons d'or
Que lacère et qu'effiloche
La bataille éternelle de l'équinoxe
Qui mêle, en tourbillons de corps à corps,
L'haleine de la Vie au souffle de la Mort.

Écoute : la mer mugit comme un troupeau lointain,
Égaré sur la grève où l'herbe amère est rare ;

Un chariot sonore roule dans le matin
Et trace d'un trot alerte, par delà le brouillard,
La route que dérobe aux yeux la brume d'aube;
L'angelus tombe vers la mer : la ville est ça;
Marche, ce gazouillis, c'est un ruisselet proche;
Et, si tu parles haut, il revient de la roche
Une voix familière qui te redit : par là !

Regarde : maintenant, la brume est rose,
Elle s'émeut, se déroule ténue,
Et la Nature vive, belle de toutes choses,
Sourit vers l'avenir l'aurore revenue;
Prends tout dans ton regard : la mer, le ciel, les roses :
Reflète dans tes yeux la Beauté reconnue;
Fais ton regard crédule à des métempsycoses :
Mêle-toi à la terre, au fleuve et à la nue;
Crois au rire de vivre ébloui jusqu'au doute
Que tu ne sois tout le matin victorieux;
C'est l'hymne éclos de ton oreille : *écoute !*

Regarde : c'est le rayon scintillé de tes yeux;
Bois l'ivresse des voix de l'heure, goutte à goutte,
Que la gloire de voir te mêle au chœur des dieux,
Et, tout étant ton âme, vis en ton âme, toute !

III

MUSIQUES

Voici le fifre et le cor
Ou, si ta main mène l'archet,
Voici le violon, et l'or
Des clairons embouchés;
Voici le cistre qu'on frappe
Et le tambour monotone
Et la flûte des vieilles agapes
Au loin, là-bas, dans l'automne;
Hausse-toi : voici la lyre !
Subtile et qui veut que le chant
La mène, et le sobre délire
Des muses dans le couchant...

Certe, et c'est le vent qui te chante
L'aubade et la sérénade

C'est le vent, la brise et l'haleine ardente
Des plaines, et la roulade
Des ruisseaux et la grave voix
Du grand fleuve doré,
Et l'hymne éternelle et neuve
Des bois et de la forêt;
C'est le son des cognées sourdes,
Le chariot qui roule,
Les voix rudes et lourdes
Du tonnerre lointain de la foule;
Le craquement proche d'une branche;
La perdrix qui rappelle;
— Les cloches, l'hiver, le dimanche
Dans l'air froid et pur sont belles!...
Et le sang qui bat aux tempes
Sonne la vie à jamais;
... Le petit cri de la lampe
La plume qui chante, et lape
Et grince dans l'encrier...

IV

LA CHANSON

Soit que l'on marche au long de l'eau
Entre les saules et les roseaux,
Entre les joncs et les peupliers,
Ou sur la route, au long de la haie,
Par le sentier étroit et familier de l'herbe
Que des tas de cailloux coupent au ras du fossé;
On cueille en se baissant son bouquet ou sa gerbe,
Que l'on suive en chantant la sente ou la chaussée...

Voici le soir et ceux qui vont
Sont tristes et le chœur s'effrite et se rompt :
Le chœur faiblit et, voix à voix,
S'éteint dans l'ombre autour de toi,
— C'est maintenant ta voix que l'on écoute
Et, hors les pas rythmant la route,
Il n'est bruit entre terre et ciel
Que la chanson de ta voix frêle.

D'abord elle hésite, tremblée,
Incertaine, presque parlée
— Comme la brise dans les blés —
Craintive à s'entendre si seule
Parmi les feuilles des tilleuls;
Mais, à s'écouter pure et sûre,
Elle prend force et se rassure,
Se fait joyeuse, assume, achève
La prescience de leur rêve
Et monte, franche, comme un appel
De victoire entre terre et ciel.

Ah ! dresse-toi, portant ta voix
Comme un étendard devant toi !
Leurs pas te suivent atténués
Par l'herbe vierge où tu fais route
Sans un regret et sans un doute
Du chemin que tu vas frayer
A tous ces mendieurs de joie
Qui suivent maintenant ta voix.

Car sourde ou lasse, l'une puis l'autre
Se mêle au refrain, comme la plainte

Des saules dans le clair de lune :
L'une à la tierce, l'autre à la quinte,
Les voix se groupent et se confirment,
Croisant le vol des mélodies
En un tissu brillant ou terne
De joie et de douleur ourdi :
Chœur qui de rêve en rêve alterne,
Ou s'enfle en un seul cri pareil
A l'hymne jailli du soleil !

Car tu fais route au-devant du jour :
La nuit est tiède comme un lit d'amour,
La rosée pleure une joie de femme,
L'Orient est pâle et mâle et calme
Et le chœur qui te suit foule en dictame,
Foule l'herbe vierge où leur pas est sourd,

Et leur voix est sonore de ton âme !

IN MEMORIAM

POUR LA TOMBE

DE

JULES LAFORGUE

Août 1887 — Mai 1896

... Grave comme la vie, pourtant, et gai
Comme le printemps incompris;
Joyeux jusqu'à la mort;
Las de la route et jamais fatigué;
Sans haine et sans mépris,
Vaillant et doux contre le sort;
Pâle d'un grand amour surpris,
Qui s'étonne de rire, et rit
Et pleure encor...

Ame dont l'aile bat comme un cœur qui sanglote,
Qui sut la joie intime offerte à pleines mains;
Voix légère, si frêle, et si claire et si haute
Qu'elle passe avec la brise vers demain
Sans qu'ils se doutent, même, qui fut leur hôte.

Gai voyageur du clair de lune,
Chanteur de tout le pâle émoi des cœurs moins vils,
Ta parole ! je n'en sais aucune
— Sonore ou sourde,
Subtile ou puérile —
Qui dise, ainsi, le cœur et sa fortune :
Le bourdon et la gourde.

Cœur, âme, esprit !
Esprit, avec ce masque vain d'un rire
Agile et fin comme un rayon :
Sous le masque écarté d'un geste prompt,
Mais tôt repris,
Rêve un regard où l'on put lire,
Calme comme la mer immense du ciel froid,
L'orgueil d'avoir tout désappris
Hors d'être soi.

...Ces mots qui chantent
Seront comme la couronne que tressent
Les pieuses mains tremblantes,
Quand la mort passe et laisse
L'ombre de son pas noir dans l'herbe matinale;

O mots ! chantez plus bas de vos voix inégales :
Car j'écoute, là-bas, dans l'ombre tard venue,
La voix des nuits de Mai et je l'ai reconnue :
Elle chante à mourir comme brûle ma lampe ;
Mais pour ce peu d'extase et cet éclat d'une heure,
La flamme brille clair comme, ivre, l'oiseau chante :
C'est la gloire de vivre, encor que l'on en meure !

THRÈNE POUR PAUL VERLAINE

Ta voix légère se mêle au chœur
Des brises, sœurs, qui bruissent;
Le sang qui goutte de ton cœur
Rose l'eau bleue de la vasque où pleurent
Les pâles Fleurs de Lys ;

Ta voix subtile se mêle au chœur,
Comme une flûte alerte glisse
Et monte, et dompte la rumeur
De tout l'orchestre épars aux livres,
Moquant le lourd rythme des cuivres
Du rêve trillé d'oiseaux ivres
De l'ombre où juin pâmé baise les fleurs.

Ton cœur sanglote bas et saigne;
Les gouttes tombent comme des pas

Au long des dalles des cathédrales;
— Qui sait ce que ta vie enseigne ? —
L'amour, que tu pleurais en toi,
Bat comme l'envergure des cygnes
Dont l'agonie au ciel tournoie;
— Qui sait quelle mort est la plus digne ?
Ce qu'est la douleur et la joie ?

Et s'il vaut mieux
Mourir avec les dieux,
Sombrer avec les galions du vieil espoir ?
Être le cri qui surnage à jamais
Et fait qu'un matelot se signe
Et prie tout haut,
Dans la nuit noire ?
Être la voix qui tremble aux feuillaisons de Mai ?
Être le blé qui lève au futur innommé ?
La grappe qui mûrit sur le lointain coteau ?

Je ne sais; mais l'Amour est fort, l'heure crédule;
La Vie, à jamais ivre, a soif; l'aurore est rose;
La double flûte aux lèvres de l'ombre module
La plus vieille chanson des âmes et des choses :

Et l'une dit l'amour, l'autre la mort,
Et l'âme avec la chair, le vin mêlé aux roses ;

Je ne sais : le soleil monte, tout l'air palpite
Comme le cœur des vierges au baiser inconnu ;
L'ombre est claire d'étoiles ; le grand soir précipite
La fuite rose et blonde des heures demi-nues ;
La mer appelle ; l'aurore se lève encore, drapée
Des brumes dont sa chair brûle le tissu d'or ;
J'écoute : la flûte double mêle en sa mélopée
Le rire de la Vie au rêve de la Mort.

... J'ai foi : la beauté triomphale est reine !
La vie, en nous, autour de nous, est surhumaine ;
Perpétuelle, plaintive ou forte, haute ou frêle,
Chante à la lèvre élue la voix qui sait
Lire les mots de Dieu dans l'ombre illuminée...

Dors, doux passant chanteur des routes soucieuses,
Souris ingénuement à tes rêves blâmés ;
La Muse aux Fleurs de Lys te bercera, pieuse,
De ta voix même éparse en l'hymne des ramées.

EN ARCADIE

(ÉPISODES)

A ÉMILE VERHAEREN

DÉDICACE

Ton art
Est comme un gonfanon, beau chevalier
Debout dans l'étrier,
Et face au jour émerveillé;
Et l'ombre de ta grande lance noire
Ondule derrière toi sur l'ornière crayeuse;
Il monte comme un rêve d'encensoir
Des foins que nous fanons parmi les peupliers,
Chantant la vie joyeuse
Et son espoir.

Mais tu sais bien notre âme et tu l'as dite
En un grand cri de pitié farouche:
Appuyés sur la fourche en l'ombre qui médite
Nous avons écouté nos rêves de ta bouche:

Ta voix dure est si tendre
Que les faneurs groupés dans l'ombre pour l'entendre
Vont murmurant déjà des hymnes désapprises
Et jonchent ton chemin des fleurs de nos prairies
Et s'émerveillent et disent :
« C'est notre saint Martin qui chevauche et qui prie ! »
Car ta bonté est douce et claire comme la brise.

LE RIRE DE MÉLISSA

... Oui, c'est l'orfroi,
Ce sont les pourpres constellées,
Les gestes de hauts piliers de malachite
Vers l'or des voûtes
Entre les chapiteaux ailés;
Ce sont les cris de faux émoi,
Les rires de poursuite,
Le cliquetis des coupes
Chues;
Les corps des courtisanes qui s'épaulent.
Ivres et nues,
Aux portiques de cèdre...

Ta cour ionienne :
La rumeur sans parole
Et tout ce léger crime

De vivre — comme on cède
Au courant tiède
Ses rames enrubannées...
Et les flûtes désordonnées
Mimant la voix des hymnes...

Ne pleure pas, Mélissa,
Mes bras ne sont-ils doux à ta taille souple ?
La ramée, n'est-ce pas une lyre ?
Mon songe et sa voisine,
Ta beauté simple,
S'aiment sans honte à se le dire;
Et leurs émois liés par troupes
Croisent, en riant, leurs pas par l'ombre fine...

Là bas, le monde vire,
Dit-on,
Des rêves orgueilleux comme des nefs
S'inclinent,
Par au delà des colonnes d'Hercule,
Avec un peu d'humanité en poupe :
On sourit d'elle...

Ici, quelle trève !
L'herbe est si haute entre les lys
Qu'elle te salue de ses épis frêles
— Elle chante,
Pâle —
Des voix se mêlent
Et toutes les feuilles bruissent;
Le soleil, dont tu fuis le baiser trop brutal
Vers l'ombre humide,
Remonte, astucieux, de l'eau rieuse,
Narguant l'abri des feuilles,
Et grimpe vers ton cou, presque timide;
Ris donc aux bluets que tu cueilles
Et sois joyeuse
Comme les nuées ?

C'est ça !
— J'écoute encore du dehors
Ton rire atténué,
Clair et sonore —
Embrasse-moi
Qui, seul, contre la troupe immonde
De ceux qui vivaient de ta joie impériale

Fis tournoyer le sifflet de ma fronde
Et vibrer à mon arc la sainte joie
Et couvris de ma lyre comme d'un bouclier
La pudeur de ton geste virginal,
Quand j'ai apparié ma lèvre à tes colliers.

Ces nuits sont loin de toi, et leurs ténèbres;
J'avais voilé en moi jusqu'aux trophées funèbres :
Ma gloire, à moi,
C'est d'embrasser tes deux genoux,
Ma joie,
C'est que le chant de notre lyre, simple et doux,
Au chœur des feuilles se fonde
— Ainsi qu'une onde moindre, au pli du val,
S'unit à d'autres ondes —
Veux-tu le bruit des luttes matinales ?
L'émoi des hêtres,
Le clairon des cigales,
Le cliquetis des nids ?
Le geste victorieux du soleil maître,
Les rouges rayons hauts brandis
Et le péan qui monte sur le monde
Comme un encens de prêtres ?...

Mélissa, que pensais-tu de moi ?
— Impériale et nue —
Lorsque, sans duvet à ma lèvre émue,
J'élevai sur l'orgie inattentive
Ma voix bègue et sans art
Avec sa parole hâtive
Où la syllabe s'embarrasse,
Arrive tard
Après le rire qui, léger, la dépasse,
Se retourne et l'accable ?
Je m'étais dressé au bas bout de la table
Appuyé, fébrile, au pilier proche ;
Un buveur, glabre, vautré à ta gauche,
Dans une malédiction sonore,
Lança sa coupe demi-pleine encore
De vin lourd et de bave ;
Elle m'atteignit au front, tranchante comme un glaive,
Mêlant sur le laurier ironique et divin,
Dont m'avait affublé telle de tes esclaves,
Le sang au vin,
Sa bassesse à mon rêve.

Tu vis le geste à peine :
Mais dans le bruit tumultueux, le râle
Des courtisanes affalées et pâles,
Comme des voiles molles,
Au tillac des felouques
Entre les outres pleines,
Le lourd bronze dorique
Et les flûtes d'Ionie,
Le rire spasmodique,
La joie hennie,
Je fus poète :
Ma voix, soudain plus forte,
Montée entre les flûtes qui la portent
De bon ou de mal gré,
Te fit tourner la tête
Et tu me vis :
Ce fut plus que je n'avais espéré...

Que pensais-tu de moi ?
Cette nuit est loin
Et tu rougis, encore, Mélissa:..
On sent les foins
Qu'on fane au pré, là-bas...

Cette nuit est loin.
Ton culte oriental
Avait d'étranges prêtres ;
Tu étais pâle
Même sous les fards du sacrifice
— Pâle entre les faces rouges du vice,
Entre leurs regards clignotants et traîtres,
Leurs paupières, que plisse
Le rire de leurs lèvres vermillon
Où les mots glissent
Comme dans du sang
Que ce soleil est bon !
N'est-ce pas, Mélissa ?

Te souviens-tu ! un jour de vent
— Mais il n'y avait nuit ni jour dans ce beau temple
Où le temps même bute,
Traînant ses ailes amples,
S'avine et se vautre —
T'en souviens-tu ? dansant au son des flûtes
Quelque imprudent
Ivre, sans doute, ou poussé par un autre,
Se prit du pied entre les franges

Du grand rideau de pourpre aux losanges étranges
Qui fermait le portique devant toi ;
Grotesque il roula dans le lourd pan soulevé ;

Un rayon de soleil déclive
— Comme si le jour s'était levé ! —
Plongea, comme un grand glaive jusqu'à tes pieds
Et tu te détournas avec un cri,
Éblouie ;
Et dans la clameur unanime
(On aurait dit l'horreur sacrée du crime)
Humiliant les flambeaux enfumés,
Plus éclatant aux bords
Des coupes d'argent et du cratère d'or
Que toutes leurs flammes parfumées,
Riant dans les joyaux au col blafard des femmes,
Le grand jour viola leurs ténèbres infâmes !

Moi,
Pendu du poing aux franges de pourpre parée,
Dans l'effort de ma jeunesse et de ma joie,
Puissant comme l'esclave qui brise enfin l'entrave

— Telle une voile le matelot alerte —
J'amenai, arrachée au clou de l'architrave
Et jusqu'au sol,
Avec pour complice son poids,
La lourde étoffe aux losanges de soie,
Et te montrai le ciel et la mer folle et verte !

Toi, toute dressée
Devant la vision,
Les mains levées
A l'appel des saisons,
Tes joues vives du jeune sang
Que bat ton cœur joyeux à coups pressés,
Le regard fixe vers le jour éblouissant,
Immobile comme qui entend parler l'oracle ;
Puis — comme une mère sur un enfant choyé —
Fermant tes blancs bras triomphants,
Tout ton être penché vers l'infini spectacle,
Muette, tu voyais !

Ceux-là, celles-là,
Groupés au hasard des tablées,

Ramenant vers leur cou
Leur tunique défaite,
Protégeant de leurs mains leurs regards aveuglés,
Baissent la tête
Autour de nous,
Silencieux,
Prostrés comme dans l'épouvante;
Et les flambeaux, comme eux,
S'inclinent sous la bonne brise qui vente!

Alors, j'ai crié haut,
Ayant saisi ma lyre :
Mélissa? Mélissa!...
De voix fière,
Et tu me vis,
Entre ton rêve et la lumière,
Et tu m'as sacré d'un sourire...

Je sais...
La vieille nuit s'est faite sur eux :
Un autre voile, recloué!
Cacha l'écharpe auguste des étoiles;

Les flûtes
— Telles des bêtes de manège sous le fouet —
Reprirent, stridentes;
Le vin coula noir et farouche;
Il y eut des danses,
Des luttes
Et des chansons ardentes
Sur les bouches;
Et des baisers sans choix,
Des rires emmêlés,
Des cris d'effroi,
Des amphores fêlées...

La sénile folie riait à même les coupes
Et maculait les dalles
Où, par troupes,
Des filles en sandales
Battaient le rythme immonde de la fête
D'un clapotis de socques :
Mais toi,
Plus pâle encore et qui halètes
Parmi l'encens qui te suffoque,
Tu semblais l'avenir qui promet et qui guette...

Si je t'ai prise à moi,
Hors de ton sanctuaire, à travers le soleil,
Ne l'as-tu pas voulu?
Et qu'ai-je dit à ton oreille?
Tu ris?
N'es-tu pas telle que je te crois,
Ne suis-je celui qu'il fallut!
Regrettes-tu le sanctuaire quand vient le soir
Calme de l'Arcadie?
Te lasses-tu d'être l'espoir?...
Tu ris!
Faisons un hymne alors qui sonne au large,
Ailé comme le vent au long du golfe attique,
Joyeux comme le vent qui charge
De poussière nos oliviers,
Gai comme le bruit humide de tes colliers
Et svelte comme ton blanc corps sans tunique;

Ris donc!
Disons que toute aurore est dans ta chair;
Le rythme de la mer et des collines souples
Roule au balancement de tes hanches polies;
Le désir et le rêve en ton baiser s'accouplent

Et l'ombre à tes pieds est parfois de la lumière;
Ta sagesse chante à l'unisson de la folie;
Ton mensonge, en riant, enseigne et nous rassure
Et la forêt s'éploie selon ta chevelure...

Qu'avaient-ils, vraiment, Mélissa, qu'avaient-ils,
Ces mornes fous d'hiver, patients et séniles,
A faire un mausolée au gazouillis d'avril !
. . . . . ; . . . . . .

LES DEUX FAUNES

L'un au long de la mer,
L'autre au fil de la route,
— Avec, tous deux, le goût amer
Des feuilles de lierre que l'on broute
Ou de l'embrun qui brûle aux lèvres,
Comme les larmes et les baisers —
Les deux vieux faunes aux pieds de chèvres,
Loin du Parnasse pourchassés,
S'étaient rejoints au carrefour;
Du même pas ils entraient dans le jour.

L'un de sabots encore alertes
Piétinait la sente herbue;
L'autre boitait par l'herbe verte
— A l'épaule l'outre plate et bue —
Chantant comme un enfant malade

Avec sa flûte légère et sûre;
L'autre faisait rire comme une cascade
L'agile syrinx dans sa barbe dure.

Quand Elle les vit au clos du verger
Cueillir ses pommes et les manger,
Elle rit tout haut et s'apitoya
Et les appela;
Et l'un prit sa flûte, d'un geste gai,
Et l'autre sa syrinx, grave et rieur,
Mais leurs doigts étaient gourds et fatigués
Et leur souffle était court, à cause des pleurs.

Elle vint à eux avec un sourire
Pour leur dénûment et leur pauvre malice :
Car elle aimait la flûte, son vieux délice,
D'un amour dont était jalouse sa lyre.

Le jour se penchait vers les collines hautes;
Les rayons palpitaient aux hanches des pommiers;
Et l'azur se raya du vol vif des ramiers;
Le miel et le lait faisaient bavards nos hôtes :

Car l'un dit « Sa jeunesse aux aguets,
Les dryades surprises
Aux pierres du gué,
Le chant des brises
Et la forêt gaie
Et puis l'hiver soudain en ses yeux fatigués;
La route de la mer et le sel des embruns;
Les lourds soirs étoilés de ses rêves défunts,
L'inassouvissement de son désir auguste;
La terreur d'être Terme et marbre jusqu'au buste,
Le pas inconscient par quoi seul il se prouve
Sa leste volonté vers l'aube duveteuse
Où l'œuf du Cygne pour l'éternité se couve!... »

Un rayon remontant frappa sa lèvre pieuse :

Il sourit, triste, et prit sa syrinx aux fiers jeux,
Et des larmes luisaient tragiques dans ses yeux.

L'autre, la flûte aux lèvres, berçait
Un peu d'amour léger qui le hante,
Avec de la honte charnelle et ardente

Et le sourire aussi qui incite et qui sait;
Il disait les pas et les poses passés,
Fuites et rires, et la colère exquise,
Les baisers et les luttes — et la douleur assise,
Lasse et qui veille la joie enlacée
Et se lève, soudain, et s'étire et méprise...

Sa vieille chanson était neuve, et ses doigts
Couraient sur la flûte en rythmes de danse,
Si bien que des filles, par deux et par trois,
Remontant de la source, la main à la hanche
Et le bras droit levé vers l'amphore et son anse,
Accordaient leur frêle pas à son air :
Leur tunique étroite et pâle sur le fond vert
Harmonisait un pli mobile à sa voix juste,
Et de la joie riait sur son visage fruste :

« Passantes, leur dit-il, j'ai gravé sur les bornes
L'Éros et l'Antéros, en mots que vous liriez;
Double thyrse, enlacé de gais pampres, mes cornes
Abritent mon front nu bien mieux que des lauriers! »

On riait dans le soir encor clair de la route ;
Puis les porteuses d'eau s'en furent vers les fermes.
— Les étoiles, semant de bel espoir la voûte,
Font l'étape facile au voyage sans terme —
Ils s'en furent, la nuit, à la mort des flambeaux,
Rythmant leur chant de marche au son de leurs sabots.

Je les ai vus, depuis, à la fontaine au bois :

L'un trempait ses sabots et faisait peur aux filles ;
L'autre, attentif à l'hymne unique aux mille voix
Et couché de son long dans un lit de jonquilles,
Un à un, lentement, de l'effort de deux doigts,
Brisait les roseaux verts de sa syrinx agile...

LA MAISON D'EUPHORBE

Les foins gris fanent; l'argile du sentier gerce.

Je le regardais de la rive adverse
Comme on regarde, en musant, qui travaille.

« Avec ces roseaux verts, je fais des mannes,
Des corbeilles, des laisses
Et maintes choses légères qu'on tresse,
Mêlant les joncs aux pailles,
A deux mains nettes,
Le soir, en chantant bas, quand on est seul, »
Dit-il — avec un rire, en relevant la tête —
« Et je les cueille quand chôme encor la meule,
Chaque an, que l'eau est basse
Et que la fin juillet

Dédouble au vent les ruches qui essaiment. »
L'ombre humide des saules vacillait
Sur ses mains et sa face
Et sa voix tremblait, douce comme l'ombre même,
Comme la brise entre les roseaux verts
Et comme l'aile des libellules dans l'air.

Il se leva d'entre les joncs mouillés;

« J'habite au faîte, dit-il, et je remonte
Avec mes roseaux que voici liés,
Et s'il te plaît de voir ma maison blanche,
Viens; je n'en ai pas honte. »
— Il riait, la main lourde sur la hanche,
Le faisceau de joncs fléchi sur l'épaule, —
« Ce sentier-ci m'y mène à travers pré,
Toi, prends plus haut, au gué des saules,
Car, ici, l'eau se creuse au temps des crues,
Un lit profond de vase où l'été dort au frais;
Passe le gué où je te rejoindrai. »
Puis il tourna la tête et disparut
Avec sa gerbe,
Entre le bleu de l'ombre et le vert noir de l'herbe.

Je pris le gué, car l'homme était étrange,
Avec ses yeux d'enfant entre ses mèches grises
Tombant en franges vers sa barbe blonde encore,
Avec sa mise
Simple et soignée, avec son port
Libre, et sa flûte au cou, toute d'or,
Et sa tunique blanche.

« Mon nom est Euphorbe, » dit-il — sans quêter ma réplique
Comme tel qui, contre un mot, veut, en échange
Un autre, et quelque histoire pour celle qu'il a contée —
Lui, parlait seul et faisait la réponse,
A peine soucieux d'être écouté,
Peut-être,
Comme un qui parle haut à soi :
« Tu es le berger de Mélissa; je te vois,
Du haut de ma colline, mener paître
Tes brebis au printemps et tes porcs à l'automne. »
Puis il se tut, et fredonna un vieil air monotone.

Nous montions, sans parler, le chemin creux
Qui plonge sous les chênes fabuleux
Et grimpe et tourne

Autour des troncs noueux
Où l'ombre impénétrée séjourne
D'avril en avril,
Car les feuilles rousses
Attendent pour tomber les feuilles vertes;
Les racines rampent noires et nues,
Se lovent veloutées, couvertes
De mousses épaisses, comme velues;
Se tordent grises aux ornières
Comme des tronçons de vipères;
Ou pendent comme des algues sèches
Aux talus qui s'effritent en brèches
Sous le pas de la pluie qui pose, jamais lasse,
Son pied d'éternelle rôdeuse aux mêmes places,
L'automne, quand elle s'en retourne du Nord.
Nous montions, nos bâtons frappant d'un même effort;
Et sous leur fer la route croulante roule :
Parfois une pierre bondit sous bois
— Trois, quatre bonds sonores,
Un froissement de fougère en émoi,
Et tout se tait, se voile d'ombre et dort...

Cependant las un peu,
Je m'étais adossé au tronc d'un chêne :

« Euphorbe, tu t'es logé au haut du monde,
Comme les Dieux !
Si c'est ton choix,
Tu n'es guère avide de visites humaines ;
Moi-même, pour un peu, j'en resterais là. »
Il s'accouda sur son bâton de frêne :
« C'est vrai, » dit-il, soucieux soudain, « ce sentier peine,
Il faudra que j'y travaille dès demain. »
Puis, tout à coup, avec un rire presque vain :
« Mais Elle !
Elle trouve tout sentier facile :
Son pas est léger comme une aile
Et ne fais pas rouler les cailloux immobiles
Sous son pied à peine posé !
Et tout est prêt, là haut, Elle le sait :
Viens dire ce qu'il t'en semble, gai poète ! »
Et, d'un pas jeune, il me devança jusqu'au faîte.

Le sentier, plan soudain, nous jeta au soleil
Dans un rire ébloui de vignes et de treilles ;
Et, légère, sur le faîte, posée comme un oiseau,
La blanche maison seule contre l'azur limpide...
Euphorbe, sur le seuil déjà, souriait, bon guide,

Et tout à coup loquace et bavard,
De voix douce et timide, tour à tour,
Ou lente ou exaltée,
Il parlait comme on parle de son art
De ses amours,
De la Beauté :

« La maison que j'ai bâtie de mes mains
Est blanche et franche et fraîche comme du pain, »
— Dit-il, avec un rire dans ses yeux vifs,
La taille droite et la voix nette, beau, presque jeune,
Sous ses dix lustres d'espoir ardent et ivre —
« Le jardin et le verger et le pré,
Les saules gris, les pâles peupliers,
Là-bas, et tout ceci mon vignoble et ma treille
Fleurent, verdoient, montent
Et m'émerveillent;
Et, bien que je l'attende encore, et je l'attendrai.
Sur ce banc-ci du porche, le soir, j'écoute et veille,
Crédule quoique mon rêve en conte,
Rieur ou triste un peu,
Sous le grand ciel des dieux
Où la nuit monte... »

Il riait avouant ses rêveries,
Mêlant son rêve aux choses de la vie...
Évoquant son désir jusqu'à y vivre ;
Si bien qu'en le suivant je croyais suivre
Un couple d'amants jeunès en leur demeure
Claire et nouvelle ;
Parfois se retournant, il se moquait :
« Voyez, j'en ris ; j'en pleure ! »
Mais soudain son rêve l'enveloppait ;
Nous étions trois : lui, moi et Elle.

« Quand Elle passe le seuil, vois, ses doux pieds
Foulent ces joncs tressés que j'ai cueillis ;
D'un goût qu'Elle m'a confié
Je fais la loi d'un jour ;
Et quelque fleur qu'Elle ait dite aimée,
Elle fleurit, le soir, le haut du porche
Où nous restons assis quand l'air est lourd
A guetter dans le crépuscule
La brise qui soudain sourd
Des chênes proches,
Soupire,
Et va mourir au loin ;
Mais si je veux prendre sa main, Elle la retire

Et se recule...
Et l'aube point.

« Vois par ici, si tu n'es pas pressé;
J'ai fait de marbre lisse la table étroite
Où je m'assois, sans grand'faim, à sa droite,
Quand Elle a dit : « Notre table est dressée »
— Il n'est pas ici escabeau qui boite,
Ni pot fêlé :
Quand je trouve mon choix rustique un peu mêlé,
J'émonde ma maison comme on taille un rosier ;
Car Elle est fine et n'aime pas un luxe grossier...

« ... Vois : j'ai sculpté sa couche à l'entour d'Elle
Comme un réseau tissé de fleurs et d'ailes,
Selon les nœuds du chêne et le grain du noyer ;
Mais (quand j'ai su ses rêves mieux) j'ai déployé
Ce pur lin blanc qui tombe jusqu'au sol
Et cache ma pauvre œuvre d'art barbare
— Ainsi elle n'en verra rien...

« J'ai tourné sur la roue des vases grêles
— Car je me suis fait potier pour Elle ! —

Traçant des devises sur la glaise lisse;
Je sais des mots plus doux (car Elle est belle)
Que ceux qu'on chante à Mégalopolis... »

Il disait tout cela, riant un peu ;
Sa voix se faisait tendre en parlant d'Elle.
Et, de ses mains, il déployait un voile,
Maniait des coupes, troussait du pied des nattes :
« Ceci, je l'ai sculpté l'hiver passé. »
— C'était un bol de buis orné d'étoiles —
« Cette fleur ci, c'est d'hier qu'elle est poussée
D'entre mes doigts au long du col d'argile ;
J'en fus étonné ; le vase te plaît-il ? »
Et il tendait au jour la fleur fragile,
Relevant, brusque, un rideau qu'il froissait :
« Ceci est pour les yeux; elle aime l'ombre ;
Ce nœud-ci dénoué, la chambre est sombre. »
Et le nœud dénoué, le rideau tombe...

«... Par ici maintenant — ce miroir penche ! — :
Là, elle s'assoit pour délier ses tresses ;
Voici son petit peigne en corne blanche,
J'y ai gravé des mots doux comme une promesse;

On n'a pas oublié l'essence vive des roses ;
Voici la fiole avec des fleurs tracées ;
Veux tu la glose ?
D'autres l'ont cherchée, cherche !... non, je vais te la dire :
Vois, chaque feuille chante et toutes font la strophe !... »

Il riait, joyeux comme un enfant qu'on admire ;
Ses mains ordonnaient les plis d'une étoffe,
Déplaçaient, replaçaient et déplaçaient encore
Telle coupe, tel vase, là, ici ;
Et — s'il hésitait, indécis —
Ses longs doigts erraient sur sa flûte d'or...

Ah ! vieil Euphorbe ! quand je t'eus quitté,
D'entre les chênes lourds je t'écoutais
Triller ton vieux vain rêve, assis au porche ;
Je m'étais attardé et de ma torche,
Levée à bout de bras, j'illuminais
Tout ce sous-bois étrange et étonné,
Mobile soudain d'ombres vacillantes
Entre les troncs, les broussailles, les plantes
Dont la danse muette qui vire folle et vaine
Semblait rythmée au chant de la flûte lointaine.

Depuis !
—Qu'avril résonne de la sonnaille
Des béliers, quand les mères allaitent leurs agneaux ;
Ou que novembre dans les branches raille
Le grognement vautré de mes pourceaux ;
Le soir, quand l'ombre est longue sur la plaine,
Des peupliers, des saules et des frênes
Et que je pousse mes troupeaux divers
Aux pâtis du printemps, aux fanges de l'hiver,
Je crois entendre entre les feuilles neuves
Ou dans les branches noires et d'ombre veuve,
La chanson de ta flûte, sans espoir
Que cet espoir plus certain chaque soir
Et je me dis, songeant que tu La guettes au porche :
L'attente n'est pas vaine ; chaque heure Elle est plus proche !

LE CHEVRIER

Si matin que je passe par ici
— Que la poussière fume aux pas de mes brebis,
Que la sente amollie gicle aux pieds de mes porcs;
Qu'il pleuve, ou que la brise d'aube alerte
Coure dans l'herbe rase, là-haut,
En grands frissons de moire verte
Et fasse onder, à larges flots, les seigles d'or;
Soit que midi
Cerne d'une ombre courte et vive
Ces grandes pierres-ci,
Ou que le soir déclive
Teigne de violet
Les longs bois allongés sur la vallée —
Le chevrier est sur son promontoire.

On voit ses chèvres rousses et blanches,
Le bouc au piquet sous les branches ;

Lui, dans l'ombre d'un pin indolemment couché,
Près d'une bête agile au faîte d'un rocher,
Souvent, encore, assis au bord du précipice,
Songe et lève sa flûte, ses uniques délices,
Dit-on ;
Et, si le vent porte du large, j'entends son air.

On l'a dit triste et taciturne
Que sais-je ! —
C'était, j'ai cru, de songer seul devant la mer;
On dit qu'il fuit l'amour et n'aime aucune;
Ceux qui disent cela ne le connaissent point
Car, si la chanson de sa flûte est grêle au loin,
De près sa voix d'homme est ardente sur sa lèvre,
Et son rire est léger comme une odeur de foin.

Ce jour que nous avons sauvé sa chèvre
Tombée du rocher dans le flot,
J'ai fait sa connaissance — sans grands mots !
Nous nous séchions au soleil sur la plage,
Mangeant des figues neuves et du fromage
Et buvant à ma gourde un vin de Crète ;
Certes ! il m'en avait moins dit qu'à sa bête

Sauve et qui déjà grimpe au rocher lisse;
Mais moi — le connaissant bien d'ouï-dire —
Je me taisais de même, souriant à son sourire,
Plus muet qu'on ne l'est à Éleusis !

Et, tout à coup,
Il partit d'un grand rire !
« Berger, fait-il, tu joues au chevrier ? »
— « Oui ? » dis-je , et ce fut tout
(Bien qu'à me taire si longtemps j'eusse crié !)
Et nous rions tous deux, sans plus nous dire,
L'un épiant l'autre et riant de plus fort,
Allongés dans le sable attiédi rose et d'or,
Clignant des yeux à nous regarder rire,
Énervés de l'attente et de l'effort;
J'aurais pleuré, je crois, comme une femme...

« Soit, dit-il à la fin, c'est bien joué ;
Tu m'as vaincu :
Devant qui parle ou muse on peut rester muet;
J'aime ta ruse,
Car, près de qui se tait et sourit comme toi,
On souffre à rester coi :

On parlerait pour s'entendre !
Tu m'amuses ;
Tu cherches à savoir pourquoi je me tais ?
Tu voudrais mes aveux
Pour la peine qu'il t'a coûté
D'être resté, toute une heure ! silencieux !
N'as-tu pas deviné ? dois-je t'aider ? »
Il s'accouda
Et me regardait dans les yeux...
Or je me taisais, maintenant, cherchant un mot
Et, s'il m'avait fallu parler,
Je fusse resté sot !

Mais il reprit de voix plus proche :
« Écoute : le bavardage vain des porches,
Le caquetage des femmes attardées sous la torche,
Dont les bruits de la voix et le son des paroles
Laides, mornes, féroces ou stupides ou folles,
Et les joies qu'elles gâtent de ce peu qu'elles disent,
M'ont fait aimer le silence des bêtes ;
De ce jour, j'ai vécu au pays des surprises ;
Ne crois pas que m'a vie soit muette !
La chèvre bêle, je souffle dans ce bois,
La bise et la brise en ces pins ont des voix

Qui dans la profondeur des âmes se prolongent :
Sous le soleil qui mord et sous la pluie qui ronge
La pierre même bruit, s'effrite et croule
Vers la mer et le chant éternel qu'elle roule...

Pose l'oreille contre terre ; elle chante, berger :
Si tu ne l'entends pas, tu es un étranger ;
Ce coquillage, tiens, écoute-le, il gronde ;
Une voix harmonieuse emplit le monde !
Or tout cela a-t-il le son vain de leurs mots ?
Des mots dont tu vas faire une ode ?
Trois cris de flûte disent mieux la vie
Que toutes les paroles d'Hésiode !
Donc je me tais. M'as-tu compris ? ... »
Il s'était redressé, assis, musant sa fable,
Faisant ruisseler entre ses doigts le sable
Et regardant le petit jet doré
Couler au soleil dans sa paume ouverte ;
Mais sa main, tout à coup, est retombée inerte
Et il a murmuré :
« Est-ce avec des mots qu'on dira l'amour ?
Les lèvres s'ouvrent aux baisers mieux qu'aux mots sourds,
Et quand le cœur bat selon l'heure et l'ombre,
Berger, sais-tu la strophe de ce nombre ?... »

Il s'était détourné de moi
Un vol blanc de mouettes virait sur la mer pâle
Avec des cris mêlés au doux bruit sourd
Du flot frangé, à peine, d'une écume rose :
« Quel mot prononce un flot ? une herbe ? une algue ?
Quel est le mot que dit le jour
Poignant au large au ras des vagues ?
Quel mot soupire là-haut parmi les pins,
Que tout est beau, sans mesure et sans fin ?

Si cette pierre tombe, quel mot dit-elle ?
Et quand les feuilles tournent sur la mousse
— Telles, moins belles,
Les filles blondes et rousses —
Qu'ont-elles dit si vite ?
Quel verbe est dans le ciel quand tout palpite
D'étoiles — ciel et mer — et que la lune point
Lourde, rouge et lente entre les peupliers ?
Berger, tais-toi, et ne me réponds point... »
Son doigt fit sur sa lèvre un geste familier.

.... Je le baisai en le quittant comme un ami ;
Cette nuit-là nous n'avons pas dormi :

Des tâcherons de hasard, par la prée,
Sautaient, chantaient, criaient éperdument
— Comme on saute en chantant quand le vin est bon
Et qu'il coule pour tous —
Mais lentement,
Le silence tombe de la lune douce;
Le sommeil les a surpris, un à un,
Tel dormit sur la route, un autre dans sa tonne:
Bacchus menant le chœur du vieil automne
Tituba, demi-mort, dans l'herbe rousse;
Et tout s'assoupit sous le ciel d'étoiles...

Nous veillions, côte à côte, assis au seuil;
L'air était calme et lourd, et, dans les feuilles,
Pas même un bruissement de nid;
Elle avait écarté le voile
De son épaule frêle et de sa gorge hardie :
« Pourquoi n'as-tu rien dit, toute cette veille ? »
Susurra-t-elle, penchée, bas, à mon oreille
(Si près que sa lèvre la touche)
« Tais-toi ! » lui dis-je et lui baisai la bouche...

Et nous restions, ainsi, rêveurs et sans paroles;
La lune silencieuse vint frôler son épaule

Et semer devant nous, sur le seuil noir tantôt,
En pluie d'argent perçant la treille du linteau
Et qui perle à son sein et sur ses mains ruisselle,
La joie muette de son silence éternel...

LA CHANSON DU BUCHERON

Quand Mélissa chantait, toutes les filles,
Sous le grand pommier rose dont l'ombre oscille,
Filaient en chantant bas à l'unisson,
Suivant sa voix plus claire ;
Et, à l'entour, sous le soleil d'avril,
Ceux de la vigne et du sillon,
Ceux de la cognée lourde, des légères faucilles
Et moi le porcher, grave à ce qu'on dit,
Nous écoutions couchés dans l'herbe reverdie.

... Je les ai regardées, groupées comme un poème ;
Je ne sais plus laquelle j'aime
— Aucune, sans doute, hors Mélissa —
Ou toutes, si j'y songe :
Les trois sœurs que l'on prendrait pour la même
N'étaient leurs chevelures diverses :

Thalie avec ses bandeaux que prolonge
Un voile léger, de là, de çà ;
Euphrosyne et sa joue où transparaît
La lueur de son rire de victoire,
Et puis cette Aglaée qui verse
D'un petit geste de dédain si gai
L'ivresse sainte de la beauté d'ivoire ;
Elle est très belle,
C'est elle que j'aimerais
Si j'étais jeune et naïf et morose
Pleurant, comme je fus, quand l'aube rose
M'ouvrait le voile solitaire de l'Été,
Avant que Mélissa ne me fût belle...
Chut ! les voix battent de l'aile,
La Strophe se pose,
Le chant s'alentit et se tait.....

Ainsi j'écoute et rêve tout ensemble ;
Et quand le chœur des filles aux lents mots doux
Meurt comme un souffle entre les feuilles du tremble,
Ce fut le tour de l'un de nous
De dire un hymne, une ode, ou quelque chanson simple,
Selon son goût et sa science ;
Donc ayant applaudi on fit silence.

Mélissa prit le sort :
« Agias ! Agias le bûcheron !
— Ce ne fut qu'un grand rire (et bien à tort) —
Agias va dire la chanson. »

On fit cercle de plus près sous le pommier,
Gaîment, avec des mots dits à voix basse,
De fiancé hardi à fiancée dispose,
Et l'on se récriait,
Soit que la fille rougît comme une rose
Et qu'on feignît de savoir le secret,
Soit qu'on en réclamât l'aveu.
— Troupe joyeuse, et turbulente, un peu ;
Et, pour un mot
Que lance de voix feinte un vendangeur
Qui rit toujours,
On criait : « Agias ! Agias évohé !
Dis tes amours »
Car Agias passe pour un sot
Et courtise l'inconstante Aglaée
Qui rit de lui avec ses sœurs aînées.

Il rougit comme une fillette qu'on raille
Et puis, sans honte fausse,
Il se leva de toute sa haute taille,
Et de la tête,
Jeune comme l'aube neuve,
Et musclé comme Hercule Athlète
Appuyé sur sa hache claire dans l'herbe,
Gauche un peu à vrai dire,
Un corps superbe ;
On l'a dit niais
Sans preuve ;
Mais il portait à rire.

Or Mélissa de son banc de gazon
Groupe ceux-ci du geste ;
Fait signe à celui-là qu'il soit plus leste,
Place les filles et les garçons,
Souriante, du reste;
De son sourire fin
Et de ses yeux lilas,
Et Agias, debout, put chanter à la fin.
— On riait bas — :

« Vous me connaissez bien avec ma hache,
Si je suis doux et si je me fâche
Quoi que l'on dise et quoi qu'on fasse,
Donc riez, tout haut ! de mes mots sans art,
Et si je vous touchais par hasard,
Ce serait la voix de l'amour qui passe.

« De l'aube au soir, l'été l'hiver,
On m'entend au fond de la clairière :
A chaque coup de ma hache de fer
Le soleil s'avance et l'ombre recule
Et souvent le soir, au crépuscule,
Où midi fut sombre la nuit est claire.

« Je ne chante pas car la tâche est rude ;
J'écoute chanter dans la solitude
L'écho de ma hache au souffle court ;
Et des plaintes, aussi, sous ma cognée lourde
—.Et je ris tout haut ! car mon âme est sourde
Aux plaintes des nymphes, à leurs mots d'amour :

« La Dryas a dit : Ce chêne m'abrite,
Veux-tu m'en chasser? regarde vite,

Comme je suis belle et grande, hélas?
Mais je n'ai cure de ses promesses,
Je n'ai que faire de deux maîtresses,
Et celle que j'aime ne m'aime pas.

« Et je ris tout haut ! balançant ma cognée :
L'écorce vole, le tronc a saigné
— Tous les coups portent et je les compte —
Le plus vieux chêne chancelle et penche
Et tord éperdument ses branches,
Et s'effondre avec un cri de honte.

« La Sémias, pâle dans le bouleau,
Me rit d'abord avec un sanglot :
Vois! je suis blonde et frêle, prends-moi !
Mais qu'ai-je à faire de ses baisers ;
Ma maîtresse à moi me tourne en risées
Et tu voudrais que je rie avec toi ?

« Et c'est l'Itéas, dans le saule, à présent,
Qui veut me donner sa bouche en présent
Et ses longs cheveux et ses yeux lilas ;
Garde tes yeux et tes tresses douces,

Ma maîtresse est belle et me repousse,
Ta bouche n'est pas la sienne, n'est-ce pas ?

« Ainsi je lève ma hache et j'abats
Le frêne et le charme et le châtaignier,
Et je rythme la chanson de ma cognée :
Ma maîtresse rit et ne n'aime pas :
Ma maîtresse pleure, elle m'aimera... »

Il se tut ; car il vit qu'on ne riait pas
Et il vit que sa cause était gagnée.

LE SATYREAU

... On dirait qu'un rayon
A troué le feuillage,
Flèche vive de feu
Et jet d'or blond
Qui poudroie de la joie
Dans l'ombre bleue,
S'épanouit en gerbe qui s'embrase,
Et tombe en large flaque d'or rosé
Aù dos d'Yaina, ma truie qui dort...

Tout est si calme
Que la brise, là-haut, dans les feuilles de cime
Susurre, à peine,
Un bruit léger de vagues,
Et je m'assoupis dant un chant de rimes
Vaines,
Un flottement de palmes,
Un chœur lointain d'épithalame...

C'est un satyreau — maintenant, je le vois bien !
Rire blond de lumière —
Assis au dos d'Yaina ma truie ;
Il parle avec sa voix sans fin ;
Murmures des cimes, bourdonnement de l'air
Rumeurs de l'eau,
Et, peu à peu, j'entend des mots...

« L'amour ?
On n'aime pas quelqu'une
— tête blonde ou brune
Et baiser sans recours —
On aime !

« Celle-là, celle-ci, qu'importe ?
On mène sa chanson de porte en porte,
Du labour à la fenaison,
Des foins à la vendange,
Et on la change
Au gré de la saison.
On aime la Vie, à même !

« A toute heure on est autre ;
Qui te revoit après deux courts étés
Ne te reconnaît pas !
Qui donc as-tu été ?
Et, si n'était la loque où tu t'accoutres,
Qui donc te connaîtrait ?
Quel âge à ta vertu ?
Tes vingt ans sont partis par le chemin des frênes ;
Au fait ! qui donc es-tu ?
Avec ta mine hautaine
Pour te dire l'aîné de ce jeune homme mort ?
Il n'est pas un atome de ton corps
Qui n'ait changé depuis ces heures-là !
Plus rien ne vit en toi qui fut vivant en lui ;
Qui donc es-tu ? que fais-tu de la vie ?... »

Il parle dans mon songe d'une voix si frêle
Que je ne puis le contredire :
Sa voix m'atteint à peine
Et pêle-mêle
Avec le chant des feuilles et le son de ma lyre
Détendue au soleil et qui soupire
Des notes grêles.

Est-ce la peine
De se retourner sur le talus frais fauché
Parce qu'une tige est rude et qu'on s'y est couché ?
Et quant, la nuit, un volet bat au vent,
A petits coups, tout doucement,
Te lèves-tu pour le fixer ?
Quand même tu t'en fâches ?
Ainsi je l'écoutais involontairement,
Vexé,
Irrésolu et lâche.

« Ne veux-tu pas aimer ?
Que te faut-il ? des jonquilles jaunes ?
Les lys aux roses tramés ?
Des anémones ?

« Je sais dans Syracuse
Une fille riche et vaine ;
Avec un peu de ruse
Et un peu moins de peine,
Tu frêterais par elle des trirèmes,
Tu mêlerais aux ambres de la mer du Nord

Les épices d'Égypte, sur ton comptoir.
La veux-tu, dès ce soir ?...

« Non ? tu n'as cure d'or ?
— La pauvre feinte :
L'or c'est Corinthe !...

« Prends celle-ci, alors, de Bactriane :
Son amant sera satrape des Mèdes ;
Veux-tu un diadème à ceindre,
Comme intermède,
Entre deux longs baisers ?
Tu mèneras la guerre jusqu'à l'Inde
Pour te reposer...

« Non ? tu fais fi des victoires ?
Pauvre homme ! pourquoi craindre ;
La beauté aime la gloire,
Il faut l'or ou la gloire pour l'étreindre...

« Voici des esclaves sans nombre :
Les filles blanches et blondes de Trébizonde,

Dont la chair est une neige tiède ;
La nubienne dont la gorge est d'ivoire noir
Et brûlée d'aromates comme un encensoir...
L'amour en larmes ! l'amour ivre et fol !
L'amour qui crie ou l'amour sans parole...
L'amour... »

... Il parle éperdument dans le soleil ;
La brise fraîchit dans les feuilles sèches,
M'éveille
Et j'ai heurté du pied Yaina ;
Elle surgit de son somme
Avec un grognement revêche
Qui met en fuite
Le petit satyre et ses contes sans suite.

Et je me lève de mon rêve ;
— Le soir descend —
Et soufflant, dans ma corne, j'appelle mes porcs
Et nous faisons route vers l'étable encor
— La route est rouge comme du sang —
Et pâle ensuite comme la mort...

... Et maintenant je marche dans le crépuscule,
Songeant à Mélissa, aux premiers jours qui se reculent,
Là-bas, dans le passé, comme un cortège clair :
Et je regarde l'avenir et son mystère
A travers la nuit molle qui monte autour de nous ;
Je songe à ce qu'elle dirait de cela,
Et fais sa réponse à mi-voix,
Feignant ses mots tendres et doux...

« On n'aime qu'une fois ; le reste est vain :
Si je pouvais, en retirant ma main,
Te pousser à la joie sans lendemain,
Je le ferais sans un regret, sans un remords ;
Mais l'amour qui te tient est fort comme la mort.

« Aglaée te plaît-elle ? elle a ma bouche !
Euphrosyne, comme moi, mêle sa chevelure au vent.
Et, si ta main instinctive la touche,
Ce sont mes cheveux que tu frôles,
Comme tes yeux tantôt baisaient ma bouche !
T'arrêtes-tu pour voir Thalie parmi les saules ?
Y pris-tu garde ?
Thalie se penche comme moi quand elle file,

Et de tes yeux volages c'est moi que tu regardes !
On n'aime qu'une fois et le reste est futile.

« Car ton âme est faite frêle
Du reflet de mon rire en elle ;
Ton songe est le miroir choisi
Où j'ai miré ma nudité farouche :
Quel rêve vaut ceci :
Tu m'as baisé la bouche...

« Si tu t'en vins vers moi, naïf et grave
— De quels lointains les dieux le savent !
C'est qu'un destin te mène ;
Que n'as-tu pris la mer ?
Pilote ou capitaine ?
Ou, levé sur la tourbe humaine,
Que n'as-tu fait ton rêve avec des mots de chair ?
Que n'as-tu dessiné ton songe avec des corps
Qui saignent, pleurent et meurent
Avec aux lèvres le mot d'ordre de la tienne ?...
— Va, l'amour qui te tient est fort comme la mort ! »

Et je n'osais franchir le seuil,
Comme un prodigue ;

Sûr de l'accueil,
Mais m'en voyant indigne ;
Et je m'assis, rêveur, près du grand cep de vigne.

Car Mélissa chantait notre amour aux accords
De sa petite lyre tendue de cordes d'or
Et j'ai pleuré de joie et de honte et d'orgueil,
Car l'amour qui me tient est fort comme la mort.

LA COUPE

Un grand auvent de chaume nous abrite ;
Entre le tronc des vieux tilleuls,
On voit la fuite
Du fleuve, des nuages et de l'heure subite ;
Une rose s'effeuille,
Et puis une autre rose ;
Il modèle, je chante, on cause.

Si je m'assois auprès du potier, mon aïeul,
C'est pour causer;
Il aime à parler à sa roue qui vire
— Même quand il est seul —
Il me fait arroser
L'argile grasse que je lave
Et mêle d'un peu de sable;
Et je le laisse dire;
Sa voix est sonore, franche et grave,

Il parle avec un geste de la main,
Toujours le même;
Sa foi inébranlable
Se voile d'arguties que j'aime.

Les vases qu'il tourne et orne sont parfaits,
De galbe pur, et quoi qu'il trace
— Les petits groupes de déesses et de dieux,
Des thyrses en trophées,
Orphée de Thrace,
Les bacchantes à la dépouille tigrée,
La danse des Muses —
Tout satisfait les yeux,
Charme ou amuse ;
Ses coupes sont si belles
Qu'Athènes y boit le vin des îles ;
Sans sot orgueil il en est fier un peu,
A bon droit : chacun l'aime pour son art habile
Et pour sa bonne grâce et ce qu'il dit ;
Et moi je l'aime pour sa foi tranquille.

Donc, je m'étais assis auprès de lui,
Ma lyre debout entre mes deux genoux

A le regarder modeler la terre;
Je fredonnais un de mes airs;
Puis, comme je me taisais,
Soudain, avec son geste de la main :

« Vos chansons, dit-il, mon enfant, tournent dans l'air
D'un souple vol aisé,
Comme sur l'herbe cette ronde de filles;
Ton art est joli, frêle et trop facile :
Ta rime sonne à peine comme un baiser;
Ta muse est trop agile
A fuir vers les Saules. »
Je l'écoutais, car j'aime sa parole
Et son esprit subtil.

« Ta voix est juste, ton plectre est prompt;
Ta lyre se marie aux mots en harmonie;
Le rythme entre tes doigts, se noue, se rompt
En mélodies indéfinies;
Ton rêve sur ta lèvre neuve
S'accorde au geste de tes doigts;
Tu crois improviser la preuve
D'une autre loi,

— Dit-on ? —
Tout cela est beau et digne et saint, sans doute ;
Mais, quand ta bouche sera close,
Ta lyre détendue aux mains d'un autre,
Qu'en saura-t-on ?
Que sera-t-il des rythmes que tu oses
Et dont toi et les tiens vous vous vantiez,
En vous grisant de vos chansons ?
La mort te prendra tout entier
Et, hors la mémoire d'une chanson de hasard,
Que saura-t-on de toi et de ton art ?

« Car il en sera de la sorte, poète ;
Tandis que cette terre que je grave
Est telle qu'elle brave
De sa beauté passive
Le temps qui guette ;
Et — que je meure ou que je vive,
Ou que l'Hellade esclave
S'efface et tombe dans l'oubli —
Dans mille fois mille ans sur telle plaine
Où sera morte Athènes,
Où aura péri Thèbes,
Un soc lèvera ma coupe demi-pleine

Des cendres des arrière-neveux mêlées à la lie
Des vins qu'ils y boiront dans mille années.
Et ce seul geste d'éphèbe
— N'en trouvât-on que ce débris —
Dira au monde jeune qui nous fûmes. »
Il inscrivit mon nom au flanc du vase frêle
Et puis : *joueur de lyre*, et signa : *son aïeul*.
« Tiens, dit-il en riant, nous voilà immortels ! »

Alors je lui ai dit
(Plus haut qu'il ne fallait, peut-être) :
« Ton art est si peu sûr de vaincre le silence
Que tu le veux muet, mon maître ?
Quoi donc ! se tuer pour ne pas mourir ?
Vais-je dire, après toi, en rejetant ma lyre :
Assois-toi, fille, avec tes grâces vives,
Ne lève pas tes bras en arc ;
Ton geste messied !
Ne cambre pas la taille souple,
Ne tourne pas ainsi,
N'alterne pas le rythme de tes pieds !...
Maître, le trait est net des dessins que tu traces,
La courbe de ta coupe est savante en sa grâce
Et je crois comme toi éternel ton dessin —

Mais n'est-ce pour ce que la Ligne vivante
Ondulera, là-bas, dans la danse d'une fille ?
Et *par elle* ton œuvre est vivante à jamais;
Car s'il n'évoquait rien que n'eussent vu tes yeux
Il serait incompris comme l'œuvre de Dieu,
Qui trace à l'infini dans le ciel clair d'été
La prophétique joie de son éternité;
Que Lui seul peut se lire... et que j'ai épelée !...

« Aïeul! nous sommes la voix perpétuelle
Et ce qui vit en nous, les éphémères,
Est éternel en soi, étant la Vie;
Notre art n'est pas un art de lignes et de sphères :
Nous sommes, c'est assez ;
Soyons, à toute voix!
Demain nous dormirons où dort le passé coi.

« Mais l'avenir harmonieux sera;
Ce dont nous fûmes subsiste,
Si bien que sur la lèvre des amants
Le mot : *Toujours* renaît impérissablement,
Joyeux, et triste...

« Mon nom ?
Le mot dont on me nomme ?
Qu'importe, s'il s'éteint ou change
Sur la lèvre des hommes ?
Le tien, tracé sur ce rython,
Le lira-t-on selon ta voix
Dans l'avenir étrange ?

« Si même ton petit rêve d'immortalite
Se réalise, et qu'on trouve ta coupe,
Sais-tu comment s'épelleront les lettres que tu traces
De cette main si sûre ?
Regarde : elles s'effacent !...

« Non tu n'as pas compris, bien que tu l'aimes,
La joie impérieuse des poèmes ;
Figurons l'avenir qui t'inquiète :
Les siècles sont passés,
L'Hellas est morte avec son âme et sa pensée,
La voix de ses clairons, le chant de ses poètes ;
La grande barbarie éparse autour de nous
S'est rejointe, fondant notre œuvre en son remous ;

Le langage du Scythe mêlé aux mots du Parthe
Fleurit comme une rose qu'on a greffée;
Regarde !
Les grands bois croisent leurs trophées;
La nuit en robe bleue marche sur les sommets;
L'hymne éternel est doux encore dans les feuillées;
Arthémis survit au nom qui l'a nommée;
On chante dans l'ombre tiède des veillées;
Cypris aux blondes chairs adoucit sa voix molle,
Enseigne à dire : j'aime ! aux nouvelles paroles.
Ce qui valait de vivre de nos rythmes survit;
Dans le lent crépuscule et sous le lourd midi,
Le sentier fleure et bruit : un autre le gravit;
Ce qu'il chante, le même écho encore le redit;
Rien n'est mort de nos rêves, de nos joies, de nos doutes;
Sur le temple effrité que foule la grand'route
La ville chante encor, dans la voix d'un passant
Qui marche dans le matin éblouissant;
Qu'importe de mourir à qui entend son pas,
A qui sent la poussière que lève son pied las
Et la fraîcheur de l'ombre soudain barrant la route
D'un bruit de gazouillis que d'ici on écoute,
Écho du vieux tilleul dont l'ombre rit sur nous... ?
Ah ! laissez-moi mourir, en chantant, à genoux !

« De quelle éternité passive parlez-vous ?
Maître !
Non, je voudrais mourir debout,
Contre le vent d'été, la face au jour,
Où bien l'automne,
La tête ceinte du laurier roux,
Tendant ma lyre aux flèches de la bise,
Car sa voix sonne douce encore, quoi qu'elle dise.

« Quel est donc ton regret et quel est ce reproche
Et quelle est cette gloire feinte et rouée ?
Ce que j'ai dit pour ceux qui m'écoutaient
Se dissipe, nuée,
Et l'ombre comme un vent l'effiloche ?
Soit ! je te répondrai : C'est bien :
D'autres ont chanté haut dont nul ne se souvient;
Mais quand mon rêve juste se marie à ma lyre
Je sais que c'est cela qu'ils devaient dire
Là-bas où susurra la jeune humanité;
Ce que je prends aux brises de l'été,
Un autre le prendra et s'en trouvera riche ;
L'ombre des chênes est prodigue à jamais
Des rêves où j'ai lu les mots qui font aimer;
Les roseaux donneront à quelque autre la note

Que j'y pris allongé sur la berge...
Et Maïa mère des Dieux est jeune et toujours vierge.

« Et, si ma joie m'approuve, un autre m'a compris
Là-bas dans l'avenir sans terme des esprits;
La Belle Éternité n'a cure de mon nom :
Nous vivons à jamais dans ce que nous aimons:
Aïeul, l'œuvre est exquise de tes mains,
Offre ta coupe aux Dieux ; car l'art est surhumain ;
Rien ne mourra de nous, rien n'est futile et vain :
La vie se réalise à l'infini ;
Tout est grave et joyeux; ta coupe et mon poème !
Et tout est éternel, ineffable et suprême.
La courbe des coteaux et la chanson des nids,
Cette heure et ces paroles que je dis,
Et ton sourire ami et les guêpes qui viennent
Grapiller au linteau ta lourde treille d'or;
Aïeul qui m'aimes bien et que j'étonne encor,
N'est-ce assez de ceci et quoi qu'il en advienne,
N'est-ce assez de l'éternité quotidienne? »

Il rit, songeur, un temps, immobile : un groupe
De bacchantes couraient lascives sur la roue;

La ronde fléchit, cède, agile et se renoue;
Il la vit repasser, trois fois, et sur sa joue
Une larme a coulé : « Adieu joyeuse troupe ! »

— Et, me baisant au front, il a brisé sa coupe.

MÉLISSA

... Du tertre, ici,
Assise auprès d'un pâtre
— Mieux que du trône aux griffes d'or
Rayant, d'un cri, l'albâtre
Des dalles, à peine sonores
Du pas glissé des théories —
Tu vois passer, léger, au long des prés en fleurs,
Le jour harmonieux parmi le chœur des heures :

Et selon le vent d'avril alerte,
Entre l'azur ardent et la plaine trop verte,
Groupe lent et chenu de souvenirs, sans doute,
Passants vieillis des vieilles routes,
Les nuages te sont une mélancolie;
Et tu rêves au vieux temple d'où l'amour t'a ravie
Et tu songes, peut-être,
A l'ombre parfumée de l'encens des vieux prêtres;

Tu te dis qu'il est mieux de mourir sans savoir
Le jour humiliant nos rêves de sa gloire,
Puisque la nuit revient et que la mort est noire;
Mais je te dis:

«Toutes tes roses
Montent et festonnent tes chapiteaux,
Des colombes s'y posent;
Et j'ai ravi, tantôt,
Encore un secret à la joie des choses:
Car vois!
Les marbres d'or, aux cannelures fines,
Du petit temple de ta vie,
Mélissa,
Sont riches du soleil qui décline
Versant, avec sa joie, la soif des vins
Qu'elle mûrit!

« La brise entre les feuilles tutélaires
Ramène vers ta lèvre au pli joli
L'haleine de ta chanson même,
Et la baise

D'une lèvre acide encor du baiser de la mer,
Et mêle l'horizon à ton poème...

« Regarde, en te penchant sur mon épaule,
Vois mon grand bouclier contre le saule,
Parmi les hauts épis :
Le Griffon luit d'argent sur champ de sable,
Et c'est comme un trophée
Que j'ai pris sur mes haines assoupies,
Un soir de fable ;
L'Épée,
Que l'autre été j'ai plantée dans le tertre,
Est tout enguirlandée par les volubilis
— Qui l'ont couverte
Comme d'une rouille fleurie d'épopée!
Et la gorgone de la garde
Rit presque, maintenant,
Et nous regarde ;
L'Épée est blanche comme un lys ..

« Je ne sais si le cyprès sévère
M'approuve,
Mais j'aime la douceur de l'olivier

Gris vert
Qui fait l'ombre légère en écartant ses doigts
... On trouve,
En triant ce gravier,
Des perles, maintefois
— Ainsi, dans mes paroles, ta réplique
(Et bien que tu te taises !) —
Tout est trop clair, ici, pour que ton cœur s'y cache ;
Ton âme est belle et nue comme ta chair pudique,
Le jour est aise,
Le jour embaume, chante, rayonne
Et d'être belle et nue ta grâce est deux fois bonne...

« Levons le thyrse !
L'occident rougeoie ;
L'ombre du Ménole, jusqu'au bois,
S'allonge,
A s'y confondre, sous la voûte des chênes
— Comme mon songe
Se fond au mystère des joies humaines...
Levons le caducée !
Les porchers font une ombre en marche
Au flanc poudreux et clair du Lycée
— Le soir monte, le jour s'efface...

« Mélissa,
Toute la grave majesté des horizons
M'oublie !
J'ai saigné d'être seul, avecque ma folie
A sourire à mes vieilles visions
Et si ces heures-là furent vaines,
Celles-ci,
Sont vaines, donc, aussi,
Est-ce la peine ?...

« Je viens vers l'avenir au pas de l'heure frêle,
Jeune ombre, à jamais même encore que nouvelle :
Sa main entre ma main change à l'étape neuve ;
Elle est la fiancée, toujours, et vierge et veuve ;
Ariane diverse, elle met entre mes doigts
Un fil toujours nouveau, le même toutefois,
Liant à chaque pas ma destinée à l'ombre
Qui fuit derrière moi, iradiée ou sombre,
Si bien que, dans ma main sans cesse appesantie,
Je sens le poids des jours avec le poids des nuits
Et que mon pas, jadis alerte, s'embarrasse
De l'écheveau, qui fait ma marche déjà lasse.

« Est-ce la halte ici,
Auprès de toi ?
Avec mon troupeau de soucis
Comme des chèvres noires, fantasques et dociles ?
Avec mes joies,
Comme un groupe d'agneaux dans l'herbe tendre ?

« Mélissa, tu es patiente de m'entendre !
L'aumône de tes yeux rieurs fait pâle l'ombre ;
J'aurai des chansons claires comme ta tresse blonde
Qui mène, Ariane, au jour de ta beauté pensive
... Et j'ai honte de moi quand je tiens ta main vive...

« Vois, même sous la lune sénescente,
Comme l'horizon est large,
Profond et clair,
Jusqu'aux étoiles !
... Les chênes entre leurs bras noueux
N'étreignent qu'un peu d'air,
Et ces noyers
Avec leurs ombres, lourdes comme une charge,
Rêvent joyeux;
Mais moi,

Avec ce regard qui me mène
De l'horizon à l'horizon,
Est-il une ombre que j'étreigne ?
Une borne de nuit, fraîche à ma tempe en fièvre ?
Avec ce regard qui me mène
Jusqu'à la mer aérienne !
Je rêve par delà le radieux domaine
De fleurs et de parfums de printemps et d'automne
Un horizon plus large où mon désir s'étonne ;

« Devançant vers la mort le pas de mes années,
Rêvant les fruits cueillis et les roses fanées,
Jamais las d'espérer, jamais saoul d'avenir,
Hâtant d'un geste gai mon ombre sur la route
Et semant devant toi, comme un défi au doute,
Les feuilles que ma main arrache aux branches basses,
Et que la brise folle en souriant pourchasse...

« Ris donc ! ton souffle agile vibre aux cordes des lyres ;
La haute voix des pins au murmure du saule
Avec son rythme où sonne à demi la parole,
Est telle, déjà, qu'on l'écoute,
La lyre oisive sur l'épaule,

L'esprit se tait et doute.
L'herbe, balbutiant de sa ténuité,
Fait muet notre rêve exquis de la nuitée ;
Les astres ont des musiques fraternelles
Et l'on rêve sans voix à les songer trop belles ;
Oui, et l'on craint que sonne étrange la parole
Quand le pin dit plus haut le murmure du saule.

« Ris donc, Mélissa,
L'amour ose épier le sens léger d'un rire
Et je te chanterai selon ma haute lyre
Ta propre joie,
Ce soir
— Ainsi qu'un échanson
Verse à la reine, d'un geste de roi,
Le vin du royal pressoir !...

... « Mais qui donc chantera, Mélissa d'Arcadie,
L'hymne que toute chose en priant te dédie ?
Le sourire et le geste chaste que tu penches
Sur la fontaine, émue au baiser de ta soif ;
La clarté dont avril enguirlande tes hanches ;
Les roses dont l'amour victorieux te coiffe ;

Les pétales neigeant leur frêle mort ardente,
De tes cheveux tout d'or limpide comme un vin,
Vers le pli et les fleurs de ta gorge prudente...

Oh qu'il sache, entraînant d'un geste surhumain
La joie de ta beauté vers l'éternel demain,
Lever le rythme ardent que ta pudeur avive,
Comme une torche claire et sûre, et que l'on suive ! »

TABLE

CHANSONS A L'OMBRE

DÉDICACE. 9
PRÉLUDE. 11
LA FENAISON. 14
VISION DE JUIN. 17
NOCTURNE. 21
L'AUBE DE LA SAINT-JEAN. 23
SIESTE. 26
LA MOISSON. 29
ÉTOILES FILANTES. 32
PLUIE D'ÉTÉ. 35
LA VENDANGE PROCHE. 38
OCTOBRE. 41
POUR LA VIGILE DU 2 NOVEMBRE. 44
POUR LE 2 NOVEMBRE. 47
LES FEUILLES. 51
L'AUTOMNE 55
LA SOURCE. 58
CHANSON A L'ORÉE. 60
L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN. 62
AU PLI DU COTEAU. 66
LES BRUMES. 68
HIVER. 71

NOS LIVRES 74
AU COIN DE L'ATRE 78
MINUIT 81
MATINÉE D'HIVER 84
TEMPS MOU D'HIVER 87
LES FIANÇAILLES DU PRINTEMPS 90
CARNAVAL 94
POUR L'ÉQUINOXE DU PRINTEMPS 97
MAI 101
VERS L'ÉTÉ 105
RONDE FINALE 108

AU GRÉ DE L'HEURE

DÉDICACE 113
CHANSON DE L'HEURE TRISTE 116
DEVANT LA MER 124
POUR UN JEUNE POÈTE 131

IN MEMORIAM

POUR LA TOMBE DE JULES LAFORGUE 143
THRÈNE POUR PAUL VERLAINE 146

EN ARCADIE

DÉDICACE 151
LE RIRE DE MÉLISSA 153
LES DEUX FAUNES 166
LA MAISON D'EUPHORBE 171
LE CHEVRIER 182
LA CHANSON DU BUCHERON 190
LE SATYREAU 197
LA COUPE 206
MÉLISSA 216

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix mai mil huit cent quatre-vingt-dix-sept

PAR

L'IMPRIMERIE Vve ALBOUY

POUR LE

MERCVRE

DE

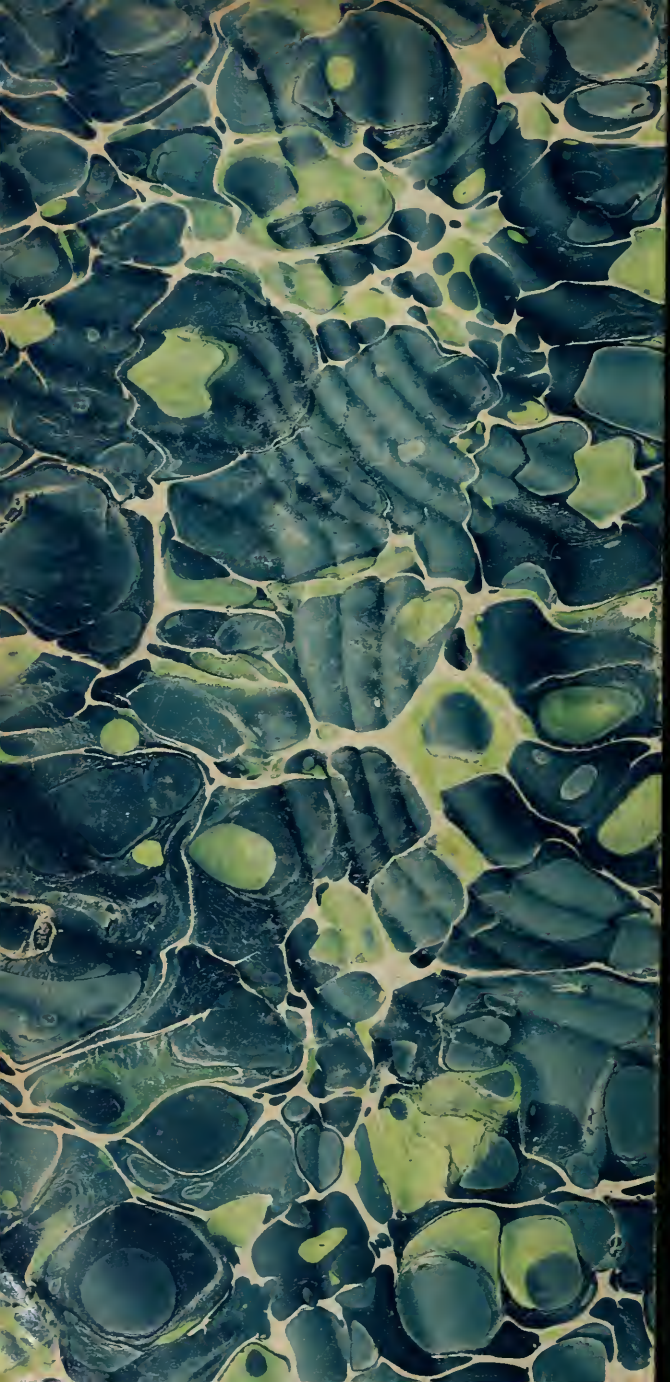
FRANCE

LF
V659ck

Author Villi-Griffin
Title Claude de Vi

4.1959

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU